



FEMMES EN SITUATION DE MONOPARENTALITE

CE QUE LES FEMMES NOUS DISENT
CE QUE NOUS ANALYSONS



PRÉAMBULE

Ce diagnostic sur la monoparentalité des femmes dans le Pas-de-Calais a été initié par la Déléguée Départementale aux Droits des Femmes et à l'Égalité et a été mis en place par le Planning Familial 62, face au peu de données qualitatives, et plus encore face à l'invisibilisation de la voix des femmes cheffes de familles monoparentales.

Sont considérées comme « Femmes en situation de monoparentalité » :

- les femme élevant actuellement un ou plusieurs enfants
- vivant sous le même toit que leur(s) enfant(s) au moins 50 % du temps
- dont les enfants, biologiques ou non, sont à leur charge, c'est-à-dire de moins de 25 ans et non marié.e.s (définition de l'INSEE)
- n'étant pas en couple marié ni cohabitant mais pouvant vivre avec d'autres types de personnes sous le même toit.

Nous utilisons le terme « en situation de » car nous ne souhaitons pas cristalliser ce qui est relatif à un moment de la vie, et parce que nous sommes attentif.ve.s au fait que la monoparentalité ne peut définir de manière exhaustive une personne.

Deux objectifs ont été définis :

- Relayer la parole des femmes en situation monoparentale, rendre visibles leurs conditions de vie
- Identifier leurs difficultés et leurs besoins

Le cœur de la démarche du Planning Familial a été de prendre le temps de rencontrer et d'interroger des femmes, sur la base d'une grille d'entretien large et à multiples entrées. – grille que nous vous transmettons en annexe.

Au delà du souci de renseigner un questionnaire qui nous permette de croiser des données, notre approche a consisté à créer les conditions d'une libre expression de ces femmes et d'un retour sur leur parcours.

Ouvrir l'échange pour donner la parole.

17 femmes nous ont offert leurs témoignages

14 au travers de rencontres

3 en nous répondant par écrit

En complément, nous avons interrogé 9 professionnelles de l'action sociale (par écrits ou entretiens téléphoniques).

Nous vous en transmettons ici la synthèse, à titre introductif - grille d'entretien également en annexe.

Globalement, les professionnelles semblent dépeindre un même portrait des mères de familles monoparentales : ce sont des femmes qui s'investissent énormément dans l'éducation de leurs enfants et veulent bien faire, allant parfois jusqu'à provoquer une angoisse de « *mal faire* ». Les professionnelles s'accordent également sur le fait qu'il existe un réel manque affectif subi par les mères de familles monoparentales. Par contre, ces dernières ne ressentiraient globalement pas le désir de combler ce manque par une rencontre amoureuse. Au contraire, une partie d'entre elles vivraient la monoparentalité comme une libération par rapport à la relation de couple. Certaines phrases sont alors souvent citées par le corps professionnel interrogé, comme « *désir d'être libérée des hommes* » ou encore « *elles ne veulent se consacrer qu'à leurs enfants* ».

Il est par ailleurs opportun de noter que la situation de ces femmes semble aller de pair avec certaines souffrances.

La première cause de souffrance relevée par les professionnelles à qui nous avons fait appel n'est autre que l'isolement, souvent provoqué par une rupture du lien familial. De plus, les professionnelles relèvent de fortes difficultés financières, presque systématiques. Difficultés qui n'empêcheraient cependant pas ces mères de famille d'être globalement très autonomes et de ne pas hésiter à aller vers les dispositifs d'aide mis en place. Aussi, il a été soulevé que ces femmes connaissent leurs droits en termes d'aides financières. L'accès à culture et la mobilité leur semble néanmoins méconnu, une professionnelle ira jusqu'à dire que ces femmes ne s'intéressent pas à la culture. Une autre constate que les femmes immigrées connaissent moins leurs droits, notamment en ce qui concerne la pension alimentaire.

Au sujet de la vie professionnelle des mères de familles monoparentales, les observations des professionnelles divergent quelque peu. D'une part, on note une forme de désespoir quant au fait de trouver du travail. D'autre part, une forme de renoncement. Certaines femmes seraient amenées à penser qu'il est normal de ne pas pouvoir travailler. Une professionnelle aborde la liberté, ici jugée plus grande, qu'avaient avant les femmes de choisir de ne pas travailler et d'élever leurs enfants, ce qui était pour elles une fierté. Elle y oppose alors l'obligation de travailler que ressentent aujourd'hui les femmes seules, obligation qui complique énormément l'organisation de la vie de ces femmes. Il existe par ailleurs d'autres points sur lesquels les professionnelles interrogées ne s'accordent pas nécessairement, comme **les raisons expliquant l'augmentation du nombre de familles monoparentales.** D'une part, une professionnelle nous parle d'un désir global des femmes de s'émanciper, d'autre part d'une mode du « *Je ne t'aime plus alors je te quitte* ».

Nous avons rencontré 17 femmes en situation de monoparentalité en nous appuyant sur nos réseaux professionnels et associatifs, voire nos entourages personnels.

Voici succinctement leurs profils :

- classes sociales : à l'un des bouts, plusieurs femmes dépendent des aides sociales ; à l'opposé du spectre, une personne (cas exceptionnel) vit d'une rente modeste ; entre deux, plusieurs femmes touchent un salaire fixe. Au delà de ces différences, toutes ces femmes sont confrontées à une même précarité.

- niveau d'études et capital culturel : le spectre s'étend de femmes ayant un niveau d'étude très faible (aucun diplôme, pas de brevet) à des femmes qui ont un master (BAC +5), en passant par des femmes qui se sont formées sur le terrain (diverses expériences professionnels ou militantes)

- le nombre et l'âge des enfants est variable. Par ailleurs, certaines femmes ont eu des enfants de conjoints successifs. Les situations varient donc de l'enfant unique aux familles recomposées. De même les âges des enfants vont de 1 an à 24 ans. En fonction, les femmes interrogées sont particulièrement accaparées par leurs enfants ou, au contraire, peuvent compter sur leur aide, ou du moins leur indépendance, au quotidien.

Nous notons qu'il s'agit de femmes ayant eu suffisamment confiance en elles et en notre association pour partager leur vécu.

De fait et majoritairement, ces femmes s'avèrent être dans un parcours de sortie de l'isolement, ce qui a probablement une incidence positive sur leur capacité à parler de leur vie – certaines nous ont témoigné qu'elles en auraient été probablement incapables deux ou trois années auparavant.

Nous invitons le lecteur, la lectrice, à prendre également en compte leur pudeur : ces femmes ont voulu nous montrer une image positive d'elles-mêmes, elles n'ont pas voulu nous faire pitié. Leurs vécus n'en demeurent pas moins complexes et jalonnés d'obstacles et de violences.

Dépositaires de leur parole, nous avons souhaité valoriser les ressources insoupçonnées dont elles font preuve, leur capacité à faire face aux nombreuses difficultés qui se présentent à elles.

Par ailleurs, nous avons fait en sorte de donner à voir et à entendre la multiplicité des facteurs et des enjeux associés à leurs parcours ; leur imbrication. Ainsi est la vie : sans cloison.

Aussi, l'enjeu de l'écrit qui suit n'est ni statistique ni exhaustif. Il est de faire entendre ce que ces femmes ici et maintenant ont à nous transmettre et de réfléchir à partir de ce qu'elles soulèvent, dans une visée féministe et d'éducation populaire.

Cette traversée se décline en 4 parties :

1. LIBRE DE NOS CHOIX - PAGE 6
2. LES ENFANTS AVANT TOUT - PAGE 24
3. DES ACTRICES DE TERRAIN - PAGE 35
4. LEVIERS VERS L'ÉMANCIPATION - PAGE 50

Nous vous proposons d'aller à la rencontre de Hélène, Nadège, Mélanie, Julie, Valérie, Sarah, Amandine, Vanessa, Estelle, Audrey, Laetitia, Florence, Fanny, Roselyne, Marie et Stéphanie.*

Nous rappelons que ces femmes nous ont accordé leur confiance, nous ont offert leur récit.

En retour, nous en appelons à la bienveillance du lecteur, de la lectrice, à son non-jugement, notamment et surtout sur la vie affective et sexuelle de ces femmes.

De fait, nous leur sommes particulièrement reconnaissantes d'avoir accepté d'en témoigner.

Et pour tout ce qu'elles ont partagé.

Nous leur disons : **merci.**

* nous avons modifié les prénoms

SI VOUS DEVIEZ VOUS DÉCRIRE EN 3 MOTS

FORTE, EXPLOSIVE ET TENACE

ON VA DIRE COURAGEUSE ! CA
J'AI PAS LE CHOIX !
TRAVAILLEUSE.
ET PUIS, J'AIDE TOUT LE
MONDE. APRÈS JE SUIS PAS
DRÔLE AVEC LES GENS

**JE SUIS DEVENUE... INTÈGRE,
RESPECTUEUSE ET LIBÉRALE**

CE SONT DES TRUCS PAS BIEN
QUE JE PENSE DE MOI...

J'AIME BIEN DONNER DES COUPS DE
MAIN AUX GENS, SAUF S'ILS M'ONT FAIT
UNE CRASSE OU QU'ILS SE SONT FOUTU
DE MOI.

À L'ÉCOUTE, MÉLANCOLIQUE, AIMANTE

BATTANTE, OPTIMISTE ET FRAGILE

J'AI APPRIS À ÊTRE PATIENTE AVEC LE TEMPS.
ENSUITE, JE SUIS UNE GUERRIÈRE, ÇA JE LE
SAIS ! C'EST TOUT !

JE SUIS UNE COURAGEUSE, UNE
SÉRIEUSE ET UNE TRAVAILLEUSE

COURAGEUSE, FATIGUÉE MAIS DÉTERMINÉE

IMPATIENTE ! JE PENSE ÊTRE
UNE BONNE MAMAN. ET JE SUIS
QUELQU'UN DE SERVIABLE.

ON VA DIRE FORTE AU NI-
VEAU CARACTÈRE CAR IL
FAUT EN AVOIR À L'HEURE
ACTUELLE, DÉBROUILLARDE
ET HEUREUSE QUAND MÊME
PAR RAPPORT À MA FAMILLE.

GENTILLE, AGRÉABLE, SOURIANTE

J'AI DU MAL ENCORE ! MAIS MAINTENANT
JE DIRAIS QUE JE SUIS UNE
TRÈS BONNE MAMAN, C'EST DÉJÀ
ÇA ! JE VAIS PAS DIRE QUE JE SUIS
PARFAITE MAIS JE FAIS TOUT CE QUE
JE PEUX POUR QU'IL Y ARRIVENT ET
J'ESPÈRE QUE PLUS TARD ILS Y AR-
RIVERONT ! JE SUIS TRÈS GENTILLE,
VOIR TROP. ET NAIVE. MAIS BON.

JOVIALE, CONVIVIALE ET BIENVEILLANTE

JE SUIS RÊVEUSE, STRICTE
ET COMMENT TE DIRE
SEULE

JE PENSE QUE JE SUIS IMPUL-
SIVE, FRANCHE ET À QUI ON AIME
SE CONFIER ET FIABLE, À L'ÉCOUTE
SÛREMENT !

LIBRES DE NOS CHOIX

La liberté et le choix sont deux notions quasi inséparables. La liberté est incarnée dans le choix ; elle le permet et à la fois en découle.

Il en va de même du non-choix et de l'absence de liberté.

Cette question du choix, du désir, mais aussi la possibilité de nommer les mécanismes de domination apparaissent comme déterminantes pour l'épanouissement de la vie affective et sexuelle des femmes rencontrées. C'est ce qui transparaît dans les situations relatées - que ces situations aient été bien ou mal vécues.

Qu'elle corresponde à un moment de leur vie ou qu'elle soit toujours effective, la monoparentalité des femmes rencontrées est venue rompre, mettre un terme à une situation de couple. **Cette rupture leur apporte une prise de recul sur ce qu'elles ont vécu et une possibilité d'imaginer autrement la suite.**

MONOPARENTALITÉ SUBIE
MONOPARENTALITÉ CHOISIE

Seules deux femmes nous ont parlé de monoparentalité entièrement subie. La séparation a été brutale, on peut parler d'abandon soudain. Les femmes ont vécu cette rupture de manière violente, car au delà de la rupture, c'est l'ensemble de leur vie, dans toutes ses composantes qui apparaît alors comme non choisie.

Tels sont les propos d'Estelle, quittée par son ex-conjoint à trois mois de grossesse, il y a deux ans maintenant : « Je suis toujours en colère après lui pour les moments de « galère » qu'il nous fait subir ; Ce n'était pas prévu d'élever un enfant seul et que cet enfant grandisse avec un seul parent sous le même toit. Ce n'est pas facile de tout gérer toute seule, de prendre les décisions toute seule, de ne compter que sur soi, de ne pas tout le temps pouvoir jouer avec son enfant parce qu'il ya tout à gérer à la maison (course, ménage, papier etc..)sans parler des finances et de l'absence de vie sociale (pas de sortie possible , pas d'activité sportive et culturelle)... etc »

« J'ai mon copain qui est parti travailler sur la côte et en fait il n'est jamais revenu. » rapporte Valérie, alors en couple avec 4 enfants. Le seul espace de choix qui lui a été laissé et dont elle s'est saisie est de ne pas avoir accepté la réintégration de son ex-conjoint dans le foyer « en fait il est revenu au bout de 4, 5 mois après son travail et je l'ai mis dehors ».

L'histoire de Marie est un peu différente. Comme Estelle, elle s'est séparée pendant sa grossesse, mais l'enjeu de la séparation a justement été la poursuite de la grossesse elle-même. « Ca faisait trois ans qu'on était ensemble, on cherchait une maison. Pour moi, il était dans mon ventre. On en voulait tous les deux. Et puis quand j'ai été enceinte de deux mois, il en a plus voulu. Il m'a plusieurs fois embêtée jusqu'à temps que je craque. Il a voulu que j'avorte. J'ai pas voulu. On s'est séparé. »

Du fait de ce choix, Marie a ensuite subi la violence verbale de sa belle mère, puisque les deux familles vivaient dans la même ville et que les deux femmes se croisaient régulièrement. Marie raconte : « Là j'ai été voir le père de K. (son fils), là j'ai dit « ta mère elle a pas à m'engueuler que j'ai voulu le gamin. (...) C'est elle qui t'a mis dans la tête que t'étais pas capable. A 42 ans, pas capable d'élever un gamin ? Pourquoi t'en voulais ? On était à deux... Maintenant je suis toute seule. Moi j'assume. » »

De fait, la singularité de cette histoire interroge les modèles de masculinité et de paternité. Ces modèles semblaient vécus comme insoutenables et pesaient sur les épaules du père et de sa famille. Lorsque nous les intégrons et ne prenons pas de recul, ces modèles et injonctions sociales peuvent peser sur le choix de toutes et tous. sence de prise de recul par rapport à ces modèles et aux injonctions sociales que nous intégrons.

UN CHOIX LIÉ AUX VALEURS

Fanny et Claire nous donnent à entendre la monoparentalité comme possible choix de valeur. Fanny, a choisi de ne pas vivre avec le père de son enfant dès la naissance de ce dernier : « *Je préfère être chacun de notre côté. C'est un choix que j'ai fait. Le papa était pas d'accord. C'est moi qui ai imposé. On vit chacun de notre côté mais on est ensemble* » Elle ajoute « *Je ne suis pas obligée de le suivre.* » Un week end sur deux elle emmène son fils voir son père. L'autre week end, c'est le père qui vient chez elle.

Claire qui a eu deux enfants de deux pères différents raconte : « *Depuis que je suis gamine, j'ai toujours pensé que je ne me marierais pas mais que j'aurais des enfants. Pas forcément seule mais pas forcément accompagnée non plus. Ca me faisait pas peur et je le vis plutôt bien.* » Aujourd'hui, elle ne nomme pas les séparations d'avec les pères de ses enfants comme des ruptures car elle considère « *on était pas vraiment ensemble* ». Elle observe cette situation positivement, tout en étant clairvoyante sur les difficultés qu'elle implique : « *Je suis libre, je fais ce que je veux quand je veux et ça, j'aime assez, car je déteste avoir des comptes à rendre. La liberté, c'est un atout. Après, il n'y a pas de répit* ».

UNE LIBÉRATION

La grande majorité des femmes rencontrées ont été ou ont dû être actrices de la rupture avec leur ancien conjoint. Certaines étaient piégées dans des relations qui n'avaient plus de sens, d'autres subissaient des violences physiques, psychologiques et/ou verbales parfois très fortes et dans tous les cas quotidiennes. Elles ont repris la main sur leurs vies en disant "STOP" à des situations qui ne leur convenaient pas ou plus. En parvenant à mettre un terme à leur couple, elles se sont révélées à elles-mêmes.

Florence évoque « *une sensation de liberté par rapport à mon compagnon qui me rendait la vie plus complexe et me faisait beaucoup douter.* »

Laetitia raconte : « *notre relation s'est dégradée depuis notre arrivée sur B. (nouveau lieu d'habitation) avec les nouvelles fréquentations de monsieur qui buvait beaucoup d'alcool, se shootait aussi, donc comme j'avais du mal à supporter le retour de monsieur dans une situation d'ébriété ou complètement à l'ouest, je ne pouvais plus partager ma vie avec quelqu'un qui n'était plus vraiment avec nous.* »

S'ajoute à cela une absence de reconnaissance, notamment de ses sacrifices : *« aucune reconnaissance de ce que je pouvais apporter, aussi bien en termes d'éducation des enfants, de leur accompagnement, dans toutes leurs activités ou même de l'avoir laissé lui, finalement, suivre une formation qui me tentait moi avant plutôt que de la suivre moi-même... »*. Aujourd'hui elle parle de sa situation conjugale de manière désabusée et se montre plus exigeante : *« Je n'ai plus les leurres qu'il pouvait y avoir en la présence d'un homme avec qui je ne m'entendais pas parfaitement. »*

Sarah a mis fin à une situation de couple qui n'était déjà plus que de façade: *« Je me suis enfin décidée à partir parce que ça n'allait plus depuis quelques années. Je suis restée comme ça 2 ans sous le même toit, sans communication sans rien, puis à un moment donné j'ai pris la décision de partir. Enfin, d'être indépendante. Je préférais rester seule que de vivre comme ça. Déjà ça a duré trop longtemps, vivre 2 ans sous le même toit qu'un homme sans vivre une vie de couple normale. »* La rupture était un besoin face au mal-être et à la peur qu'elle ressentait dans cette relation : *« Maintenant je le vis bien, je me sens mieux. Même si je vis seule avec mes enfants, je suis bien parce que j'ai la maison, j'élève les enfants comme je veux et puis le fait de ne pas avoir peur de rentrer chez moi par obligation. Parfois je me sentais tellement mal que je préférais dormir dans la voiture plutôt que de le voir. »*

Julie a subi des violences multiples de son ex-conjoint au point d'avoir peur d'en mourir. Elle appelle à l'aide les institutions, à travers l'assistante sociale, qui la renvoient à son rôle de mère, pour inciter la rupture, ce qui fonctionne avec Julie. *« J'ai dû appeler une assistante sociale qui m'a dit que ce n'était plus possible de vivre comme ça et que je devais divorcer et que si je ne le faisais pas je perdrais mes enfants. Je devais choisir en fait. Ils m'ont dit que soit je restais avec mon mari et que les violences continuaient et que du coup j'allais perdre mes enfants, qu'ils allaient faire un signalement, soit que je devais divorcer. Alors on a divorcé. Je préfère mes enfants que mon mari, c'est clair. »* Il est à noter ici que la stratégie de la professionnelle ne fonctionnerait pas avec toutes les femmes et peut s'avérer très culpabilisante.

Depuis 4 ans Julie est séparée et vit dans une forme de convalescence où elle se sent de mieux en mieux : *« Je me sens libre, déjà, c'est déjà une grande chose. Je fais ce que je veux. Pas besoin de rendre de comptes à personne. Je me sens un peu plus forte parce que je me débrouille sans lui [ex-conjoint]. Avant il disait à tout le monde que sans lui j'arrivais pas à me démerder. Moi j'ai connu que lui, j'étais jeune, j'avais 16 ans. Je me suis épaulée que sur lui, c'était lui lui lui lui. J'aime bien narguer parfois, montrer que j'ai pas besoin de lui. »* Même si Julie va de mieux en mieux, son ex-conjoint reste le jalon de sa réussite nouvelle.

De son côté, Roselyne a subi des violences physiques de la part de son 1er conjoint, et de la jalousie exacerbée envers ses enfants, de la part du deuxième. Elle a préféré mettre fin à sa relation avec son 3ème conjoint suite à un conflit entre leurs enfants respectifs et des accusations d'attouchements entre les enfants. Elle n'a pas supporté que cet ex-conjoint soit violent envers ses fils. Roselyne a été en résistance toute sa vie contre les violences endurées par ses enfants et elle-même : « moi, la violence sur moi-même et sur les enfants, je l'ai déjà vécu ».

La distance a permis qu'elle ait une meilleure relation avec cet ex-conjoint qu'elle n'exclut pas de la vie de leurs enfants en commun. Elle essaie de mettre une distance qui semble viable : « On vit très bien comme ça. On s'entend mieux comme ça, séparés, là on a une bonne entente comme ça ».

Ces dures épreuves ont permis à Roselyne de penser son émancipation et de se projeter différemment dans sa vie : « Mieux vaut vivre seule que mal accompagnée ». « Moi je vous le dit, je me sens mieux. Je fais ce que je veux, je sors quand je veux. J'ai pas de compte à rendre au conjoint ou quoiqu'est- ce. »

Stéphanie a elle aussi été victime de violences dans le couple, entrecoupées d'une première période de monoparentalité. Deux relations sous emprise qu'elle raconte en miroir :

« J'avais 19 ans, je venais de partir de chez ma mère. Le père était un ami de la famille, il adorait ma soeur et puis au final il m'a eue moi. Il me promettait des trucs, je me disais que j'allais être heureuse et au final... J'ai eu mon fils, il m'a fait arrêter l'école parce qu'il était jaloux. Il était majeur, 16 ans de différence encore, On m'a toujours dit que je cherchais après mon père. Il paraît que c'est ça. Moi je croyais que j'allais être heureuse mais non ... J'ai été malheureuse de partout. » ; « Il a jamais voulu que je bosse ... Quand il rentre il faut que la maison soit propre, faut faire le repassage, tout ça. Il voulait pas que je travaille, il disait qu'on en avait pas besoin mais si ! J'étais sa femme de maison quoi. »

La prise de recul par rapport à ces relations permet à ces femmes victimes de violences d'avoir un regard clairvoyant sur leur parcours et les violences dont elles ont été victimes.

Suite à sa seconde relation, Stéphanie décèle qu'elle a un problème de consommation d'alcool. Quand elle conscientise le danger de sa situation, elle prend des décisions, principalement pour le bien être de ses enfants : elle met coup sur coup son ex-conjoint à la porte de chez elle et contacte son assistante sociale pour démarrer un traitement d'urgence. La professionnelle est très réactive car elle suit Stéphanie depuis longtemps et que Stéphanie connaît ses droits.

Suite à sa seconde relation, Stéphanie découvre qu'elle a un problème de consommation d'alcool. Quand elle conscientise le danger de sa situation, elle prend des décisions, principalement pour le bien être de ses enfants : elle met coup sur coup son ex-conjoint à la porte de chez elle et contacte son assistante sociale pour démarrer un traitement d'urgence. La professionnelle est très réactive car elle suit Stéphanie depuis longtemps et que Stéphanie connaît ses droits.

Aujourd'hui Stéphanie affirme haut et fort : *« Monsieur veut me récupérer moi, je veux pas qu'on m'enfoncé. (...) On a discuté et je pense que monsieur est jaloux que je sois moins seule maintenant. Il veut que je sois à lui, que j'ai pas de copains, etc., je suis SA chose. C'est pour ça qu'il m'a toujours empêché de plein de choses. Il est jaloux de tout ... (...) Je lui ai dit qu'il devait arrêter d'entrer ici, que je suis en train de me relever et de guérir et qu'il doit arrêter de m'enfoncer. Il l'a mal pris, tant pis pour lui. » « J'ai dit Stop ».*

Malgré sa situation monoparentale, Stéphanie reste en contact avec Monsieur qui lui renvoie de la violence psychologique, qu'elle nomme ici "jalousie" ou des choses pour "[m]' enfoncer". La monoparentalité, comme on le voit avec Julie et Stéphanie, ne signifie pas la fin des violences ou de l'emprise, mais implique de poursuivre la résistance à l'emprise intériorisée ou au harcèlement des ex-conjoints éconduits.

ABSENCE OU INSATISFACTION DES RELATIONS AFFECTIVES ET SEXUELLES - ENTRE ÉTAT DE FAIT, REJET DES HOMMES ET MANQUE DE CONFIANCE EN SOI

Majoritairement, parmi les femmes rencontrées, les femmes ne souhaitent pas se remettre en couple par méfiance ou parce qu'elles sont traumatisées suite à différentes formes de violences vécues. Elles ne positionnent pas la relation amoureuse comme une priorité dans leur vie.

Parmi les 13 femmes toujours célibataires aujourd'hui, seules deux disent ne plus croire en la possibilité d'une vie en couple car elles n'éprouvent plus de confiance envers les hommes, qui sont des menaces dont elles doivent se protéger elles-mêmes ou leurs enfants. Roselyne explique le faire pour se protéger elle-même : *« Ça restera comme ça. Je pourrai plus refaire ma vie avec quelqu'un. Je pourrai plus revivre tout ce que j'ai vécu. Non. Franchement non. Trois fois, j'ai pas eu de chance avec les hommes. Là, j'ai dit, c'est le dernier. »* Marie pour protéger son fils : *« J'ai plus confiance en personne. C'est pas pour moi, c'est pour mon fils. Je protège mon fils. Parce que je suis restée pendant un an avec quelqu'un qui s'entendait bien avec mon fils, et après il m'a trompé et mon fils il l'a mal vécu ».*

Pour les autres, le manque de confiance envers les hommes ne s'oppose pas à la perspective d'une nouvelle relation, mais est tout de même présent et nommé comme une difficulté. Une difficulté parmi d'autres. Il s'agit déjà de rencontrer quelqu'un - « *Je souhaiterais me remettre en couple, mais ce n'est pas évident.. je consacre tout mon temps à ma fille... Je n'arrive pas à trouver le moyen de passer du temps sans elle, et je ne veux pas qu'elle soit au milieu [entre elle et son potentiel conjoint]* » (Estelle). De fait, le manque de disponibilité est induit par la présence des enfants. « *Beaucoup moins de spontanéité et de liberté par manque de disponibilité.* » (Florence); de par l'absence de relais pour la garde : « *Vu que j'ai pas de nounou, pas de famille et que je sors pas le soir, je rencontre personne. (...)... Les amants viennent pas frapper à la porte. A moins de les rencontrer au supermarché, je vois pas comment je pourrais faire. J'ai pas vraiment d'opportunités pour. Encore une fois : la force des choses. C'est pas un choix, c'est un état de fait* » (Claire) , de par la nécessité d'une bonne entente entre les enfants et le nouveau conjoint et réciproquement : « *Déjà faut trouver la bonne personne, faut qu'elle plaise aux enfants et puis est-ce que les enfants vont pas être aussi malheureux ?* » (Sarah) « *Il faut trouver quelqu'un qui accepte mes 4 enfants* » (Valérie) ; de par le regard supposé des enfants sur la vie affective et sexuelle de leur mère : « *Après t'as pas envie de leur faire rencontrer 10 mecs ! Après tu t'en veux, tu te dis « p... » ils vont te le faire remarquer plus tard « P...maman t'as enchaîné !* » (Mélanie)

Le regard de Sarah sur son célibat fait écho aux normes et aux injonctions sociales d'être en couple hétérosexuel. Pour elle, il n'est pas « *normal* » de rester seule et de ne pas avoir de vie affective et sexuelle. A la question de savoir comment elle imagine sa vie si elle pouvait la changer, elle répond : « *En couple, bien sur.* »

En écho à ce désir de "normalité", Stéphanie qui n'a jamais eu une vie sexuelle épanouie suite à des violences sexuelles dans l'enfance - violences niées par sa famille et dont elle parle depuis peu avec des professionnelles - explique « *J'ai toujours rêvé de trouver un homme bien et faire vraiment [l'amour], comme chacune, pas comme ça.* » Stéphanie voudrait avoir accès au plaisir et à une vie sexuelle épanouie et respectueuse « *Les hommes, c'est mort. J'aimerais bien pouvoir ... Mais j'y arrive pas. Je suis bloquée pour ça.* » Les violences sexuelles dont elle a été victime et pour lesquelles elle n'a jamais trouvé de lieu de libération de la parole, ont été source des dysfonctionnements dans ses relations. Elle entame petit à petit un processus de mise en mots de ces violences à travers l'écriture. Les violences au sein de son parcours expliquent son besoin de "normalité", de se reconnaître quelque part dans une image positive mise en avant par la société.

L'impact des violences vécues sur la vie affective et sexuelle s'incarne également dans les propos de Julie : « *En fait on m'a tellement rabaissée que maintenant bah j'ai plus confiance en moi. C'est ça en fait. J'ai peur de me faire belle, même de mettre une jupe et qu'on me traite de pute. J'ai peur de ça. C'est dingue hein, comment je pense ... J'ai peur du regard des gens en fait. J'ai peur des commentaires « T'as vu comment elle est là ?* ». Julie met ici en avant la distorsion entre la voix de son ex-conjoint violent et son envie de "se faire belle". Cette pensée fait aussi écho au paradoxe dans la société de pouvoir mettre une jupe mais "pas trop courte", la norme de la taille variant selon les regards et ne permettant pas aux femmes d'être libérées du regard jugeant. Etant une femme célibataire, Julie se retrouve d'autant plus fragilisée par les jugements sexistes de notre société.

VIE AFFECTIVE ET SEXUELLE : DÉCONSTRUIRE SON VÉCU VERS L’AFFIRMATION DE SOI

Laetitia, quant à elle, construit son propre modèle, ne se référant plus à une norme mais au plaisir « d'apprécier » des « retrouvailles » de qualité quand « on est disponible » : « Je n'imagine pas forcément me remettre en couple, je pense que c'est quand même bien de garder son chez soi et d'apprécier les retrouvailles. Je trouve qu'on a plus de belles choses à vivre comme ça qu'en étant dans la proximité tous les jours. Être chacun de son côté mais dans une relation de confiance qui permette de fonctionner comme ça, ça me semble mieux. C'est plus enrichissant pour l'un comme pour l'autre. C'est parfois dur de manquer de l'autre mais ça permet aussi de mieux se retrouver au moment où l'on est plus disponible pour ça aussi. »

Une attention nouvelle est accordée au « chez soi » aussi bien symbolique que matériel - la question de la confiance restant un point central pour ces femmes souvent blessées, déçues, désabusée ou violentées.

Dans un même mouvement de ré-invention du cadre de la relation, les femmes rencontrées qui vivent à nouveau une vie affective et sexuelle épanouie réinterrogent le couple, son fonctionnement et ses fondements. Elles ont adopté des nouveaux repères, riches des enseignements qu'elles ont tiré de leurs divers vécus sortant des cadres normés de notre société. Il semble essentiel pour elles de ne pas revivre la même chose. Toutes n'y parviennent pas ou pas la première fois.

Il nous semble important ici de mettre en avant des parcours d'émancipation de femmes en situation monoparentale que nous avons rencontrées par rapport à la vie affective et sexuelle. **Ces parcours peuvent nous donner des pistes de réflexion sur les difficultés des femmes en situation monoparentale mais aussi sur les moyens et les ressources utilisés par ces femmes pour les dépasser.** Toutes les femmes que nous avons rencontrées n'étaient pas aux mêmes périodes de leur parcours.

Nous avons choisi de re-situer ces repères et enseignements tels qu'ils sont nécessairement imbriqués dans les parcours de vie et les histoires sociales des femmes.

Nous vous proposons de découvrir les bonds et rebonds vers l'émancipation de Nadège, Audrey, Hélène et Amandine.

« J'apprends à regarder maintenant »

1. En fait mon mari s'était arrangé pour que je m'éloigne de tout le monde. La perversion. Elle a toujours été là. Je sais plus quand j'ai vu, je me demande si c'était pas un truc du Planning, une jeune fille qui témoignait que ses premières relations amoureuses durables, la manière dont la relation s'installe, comme elle connaissait pas autre chose, elle pensait que c'était comme ça. Et moi c'est ce qui m'est arrivé et j'ai compris ça il y a pas longtemps en voyant ce machin. Sa façon de me couper de ma famille, de mes amis, de tous mes boulots il m'a coupée, pour m'avoir mieux sous sa coupe. Mais dans le choix de vie qu'on avait fait, on va dire, c'était logique, ça passait à la trappe. Disons que lui il avait favorisé sa carrière, forcément il allait partout mais comme moi j'avais les 2 enfants qui étaient tous petits et il fallait bien que quelqu'un s'en occupe ! Et comme moi je jonglais entre les nounous, les garderies, c'était super compliqué !

2. La malice financière, j'avais 50 euros pour faire tourner la maison, 4.50 euros pour faire manger tout le monde, avec le matin le midi et le soir ... C'est chaud quoi, c'est complètement dingue ! Mais j'ai réussi à le faire sauf que j'avais jamais accès aux comptes ...

3. Il m'a fallu plusieurs années et encore ... Quand t'as fonctionné pendant tant d'années comme ça, tu sais pas fonctionner autrement. Et c'est con mais tu vois pas !

4. Oui, sexuelles, bien sur. Oui oui, si tous les 15 jours -parce que j'avais plus envie de lui hein- je savais que le samedi midi, il commençait à bouillir tous les 15 jours parce que voilà, si j'y allais pas il faisait la gueule, il était violent heu ... Donc voilà. Et c'est comme ça aussi que j'ai compris. J'avais vu une pub sur les viols conjugaux, et moi je m'en étais pas rendu compte. Alors il y avait 3 types de viols : le patron avec sa secrétaire machin, le petit gars qui rentre dans l'ascenseur et bim la main aux fesses et puis le dernier, et c'est celui qui m'a fait tilt, c'est la femme qui fait la vaisselle le mari lui fait comprendre qu'il est temps de passer à la casserole et elle y va ... Et là je me suis dit : "mais c'est moi !!!!". Et là ça a été l'électrochoc, déjà avant d'aller chez le banquier [ndlr : elle découvre que son mari lui cache qu'il gagne 8000 euros par mois et qu'il va voir des prostituées] ! Là je me suis dit que j'étais dans un truc qui m'allait pas.

5. J'ai foutu mon mari dehors, j'ai dit : "tu pars". C'était plus possible. Une super libération ! Je prends enfin ma vie en main même si c'est pas facile tous les jours. A titre d'exemple, là je suis en re-formation professionnelle, j'ai zéro salaire, j'ai pas d'indemnités pour plein de raisons, j'ai rien. Je savais qu'en le quittant ce serait compliqué mais je l'ai fais et c'est mieux ça plutôt que de subir.

6. Aujourd'hui, avec T j'ai pas envie de me prendre la tête avec des broutilles du quotidien. Là on se voit que de temps en temps et c'est très bien comme ça. On a 4km ... Et en même temps ça m'embête parce que je me dit que je construis rien. Fin si, notre relation se construit mais ... Par rapport aux normes qu'on nous met : bah quand t'es avec quelqu'un tu vis en couple parce que c'est comme ça et plus pratique, plus confortable il paraît sauf moi j'ai mon ordre mais lui c'est un bordel ! Je sais ce que j'ai, une petite maison pas si mal, pour l'instant je bouge pas. Je pense qu'on a encore besoin de faire des ajustements des deux côtés.

« Je pense qu'on a tous nos cycles de vie comme ça, où à un moment on s'oublie, on oublie qui on est, on est débordés par les problèmes et puis à un moment on a l'impulsion et... »

1. Ma mère étant handicapée, mon père tapait dessus. Ca fait aussi partie de mon histoire et de mon côté désinvolte. Je voulais prendre, de manière conne je pense, un gros éloignement par rapport à ça.

J'avais 18 ans. Je m'amusais aussi beaucoup, j'étais pas stable dans ma tête, tout en étant avec lui sans avoir mis les choses au point. Quoi que ce soit au point, déjà. C'est-à-dire qu'on a pas parlé de notre couple. Pour moi on était pas un couple, c'était un amusement.

2. J'ai vécu quelques temps avec le père de ma fille, jusqu'à 1 an et 3 mois de ma fille. Mais en fait ça me convenait pas. Lui il avait des dettes partout et à chaque fois que je passais quelque part c'était "Ouais, ton homme me doit ça !" donc ... De mon côté désinvolte et sorti mon autre trait de caractère qui était déjà bien en moi : la colère. Pendant qu'on était ensemble, une grande colère. Il n'a jamais reconnu l'enfant.

3. Après, le fait qu'il s'investisse pas, que moi je sois en train de courir pour donner à manger à ma fille et tout ... J'ai vécu comme parent isolé jusqu'au 3 ans de ma fille. Ce qui m'a permis de voir autre chose. Pour moi la priorité c'était pas de rembourser les dettes, c'était de donner à manger à ma fille. Lui, il n'a pas voulu quitter son univers de pochtron quoi. Alors que moi je suis passée de jeune fille désinvolte à maman responsable sans savoir vraiment ce que c'était que d'être maman. Donc je payais le loyer, je payais tout ...

4. A la fin de mon contrat d'éducation, ma fille étant rentrée à l'école, je me faisais chier chez moi parce que quand j'avais ma fille on allait au parc, je me débrouillais comme je pouvais mais ... C'était inconcevable que je lache ma fille. Je sortais encore de temps en temps et d'un coup j'ai eu une coupure nette. Un dégoût de sortir, on peut assimiler ça à une sorte de déprime, dépression, période sombre, je fais comment, je fais quoi, je suis qui, quette de recherche d'identité en même temps... Je sais pas.

5. Et au bout d'un moment tu te rends compte que tu vis quoi et c'est vital, t'en as besoin. Je commence à avoir à nouveau envie de sortir, donc je sors.

Mon contrat se terminait, café de nuit, on allait en after et puis on allait en boîte et puis j'allais bosser. Tarée. Je dormais quand ma fille était à l'école. J'ai adoré, j'ai découvert des tas de choses puis j'ai découvert le père de mon garçon dans ce café.

6. Ca se passe mal avec ma mère parce qu'elle ne l'aime pas et moi j'aspire à une vie de couple. Ma fille ne l'aime pas non plus. En ayant vu beaucoup de documentaires là-dessus, je sais que c'est pas évident quand il y a une famille recomposée.

Ma fille dit qu'il l'a touché, moi j'ai du intervenir pour une histoire de violence. Mais je saurai jamais la vérité. Je sais pas. Violences oui, c'est aussi ça qui m'a fait partir. Envers la gamine oui, pas envers moi. Si, une fois envers moi mais une fois et c'est tout. Mais la violence était plus mentale. Moi qui faisais tout, toujours l'impression de devoir quelque chose, alors que j'étais en train d'éduquer mon gamin...

7. Rien pendant 7 ans. A part une fois où j'ai rencontré quelqu'un qui habitait à Toulouse, c'était pratique pour pas s'engager. Je voulais pas du tout m'engager, je voulais pas de relation, je voulais terrer ma vie de femme pour ma vie de mère. Intégrale.

8. Epanouie ! J'ai retrouvé quelqu'un, qui a eu autant de problèmes que moi, si ce n'est d'avantage. On se complète. Au bout de 7 ans. Moi je voulais pas partir sur un mode de relation que j'avais déjà eu : pas d'explication et c'est toi la femme tu fermes ta gueule. Donc tout de suite ça a été mis au point. J'ai dit attention, j'ai beaucoup d'amis, j'ai des bons copains, qui pourraient devenir des amis, j'ai des vrais amis et tu passes pas au-dessus de ma famille et de mes amis, tu es au même niveau.

« Ces 12 dernières années de célibat, je crois que j'ai été la plus heureuse des femmes »

1. J'ai grandi sans mes parents, j'ai été placée en foyer quand j'étais jeune. J'ai eu un parcours de fugueuse, de mes 16 à mes 18 ans. Donc compliqué mais fin voilà ... Libre. J'ai rencontré le père de mes enfants pendant cette période, il était plus âgé que moi, il avait 30 ans, j'en avais 17. ça allait ... Et suite au début de sa consommation d'alcool, ça a viré au drame. J'étais heureuse avec lui pendant longtemps mais en 2 ans de temps, ça a ... tout a foiré, à cause de la violence. Je suis partie avec les enfants, il n'a jamais voulu les revoir donc j'ai vraiment élevé ces 3 premiers toute seule. Seule avec des amies [deux femmes], qui étaient là à l'époque et qui sont toujours là aujourd'hui.

2. Ensuite j'ai rencontré le père de la petite. Je crois, avec le recul, que c'était par dépit, par solitude ... J'avais besoin à ce moment-là de peut-être essayer de refaire ma vie et finalement je suis tombée sur quelqu'un de très possessif, pas violent hein mais très possessif au point d'être jaloux avec mes enfants.

3. Et du coup, à la séparation je me suis rendu compte que pour être heureuse, bah il fallait pas forcément être en couple ! Que des enfants, ça n'arrêtait pas forcément la vie d'une femme, ce que j'ai vu pendant ces 12 ans parce que justement, j'ai lâché prise et j'ai vécu ma vie au jour le jour avec ces 4 gamins à côté et on a construit cette vie à 5. Avec des hauts, avec des bas mais finalement dans le respect, dans la liberté de chacun et je me suis rendu compte que j'ai plus évolué durant ces années-là qu'avant, accompagnée, en couple, en projet de former une famille traditionnelle...

4. Après ma seconde séparation, j'avais une vie sexuelle active. Je faisais ce que je voulais. Je prenais un préservatif, j'allais m'amuser et voilà quoi. Ce n'étaient pas des personnes que les enfants allaient rencontrer, jamais ici. C'était ma vie sexuelle, point. C'était pas des relations amoureuses, amicales non plus, juste sexuelles. Mon corps en avait besoin. C'était un besoin physique que je ne m'interdisais plus parce que j'avais plus envie de me l'interdire. Je me suis dit : « Je suis une femme, j'ai vécu des relations de couple, sexuellement j'ai toujours été active, j'aime ça ». Je voyais pas pourquoi j'y aurais plus droit. On se fait plaisir et de cette manière-là aussi. J'étais heureuse de ma vie. Cette sexualité, je l'avais aussi, à ma manière. C'était pas du tout affectif. J'ai tout l'amour qu'il me faut autour de moi. A cette période, pour moi l'amour d'un homme, fallait plus m'en parler. L'affection d'un homme : non. Il n'y avait plus d'honnêteté chez les hommes dans ce sens-là, dans les relations amoureuses. C'était dissocié de ma sexualité. J'ai pas de souci avec les hommes mais pendant cette période-là ...

5. C'était une relation amicale au départ. Elle a évolué sans vraiment que je le voie. Ça a été une longue bataille aussi, militante, du coup tout s'est emmêlé. Il y a des sentiments profonds, après ... Je saurais pas dire si je suis amoureuse. J'aime beaucoup cet homme. Maintenant, c'est quoi être amoureuse, je sais pas. Je peux pas dire que je sais.

Mais bon, il respecte mes enfants, notre relation, le fait que mes enfants sont mes enfants, il a vraiment été très respectueux de cette famille et du coup ça se passe bien. Il a pas voulu me piétiner, il a pas voulu piétiner ce que j'avais construit, il a pas voulu m'enlever ma liberté. On a beaucoup parlé, il a beaucoup appris. Il vient d'un pays étranger, patriarcal, on a eu des conflits à deux par rapport à tout ça, on a beaucoup discuté et appris l'un sur l'autre. On apprend encore aujourd'hui, c'est une vraie relation entre deux personnes qui s'est nouée. C'est une vraie relation entre un homme et une femme et sur le plan sexuel on a appris beaucoup l'un de l'autre. Lui qui vient d'un milieu patriarcal, moi qui suis une grande féministe, c'est le grand écart ! En discutant, en essayant, c'est une vraie belle évolution.

« J'ai réussi à retirer de ma vie tout ce qui me bouffait de l'intérieur »

1. Je l'ai connu il était parfait. Il buvait pas, il fumait de temps en temps la cigarette. Ca a été bien 4 mois. Tout s'est transformé quand il a vu que j'étais acquise, je pense. On a eu un enfant, je pense qu'il s'est dit "ça y est, je lui ai fait un enfant, elle est à moi".

2. J'étais folle amoureuse et je voulais que tout soit parfait pour lui. Donc quand il rentrait du boulot, fallait que le repas soit prêt, fallait ci, fallait là, et que j'étais speed à 200 à l'heure. Il allait travailler, moi étant femme au foyer depuis 5 ans, enfin en congés parental puisque j'ai eu 2 enfants d'âges rapprochés, j'ai eu 2 congés parentaux. Et le problème c'est que je me suis retrouvée avec une grosse pression, à vouloir tout lui donner...Je me suis beaucoup oubliée en fait... alors que quand je l'ai connu, j'allais régulièrement à l'esthéticienne, j'aimais bien changer de chaussures de temps en temps, même pour pas 20 balles ça me faisait plaisir. Et tout ça, je ne faisais plus. Je me suis complètement oubliée parce que je ne travaillais plus. Le seul argent que je rentrais c'était l'argent de la caisse d'allocation familiale, pour mes enfants. Donc je faisais des super courses, je faisais du super à manger ! Mais j'étais plus une super femme. J'étais pas naturelle avec lui. Je faisais beaucoup pour le garder parce que peut-être j'avais perdu confiance en moi. Peut-être que je me suis dit bah pour maintenant ça sera l'homme de ma vie ! Avec 3 gosses j'irais nulle part ! Je trouverais jamais personne d'autres qui voudra bien d'une femme avec 3 enfants de 2 pères différents ! Je me sentais rabaissée.

3. Il avait du vice parce qu'il buvait en cachette. Quand tu découvres ça, tu te prends une claque. Comme il aimait bien boire vendredi, samedi, dimanche, j'appréhendais mes week-ends. j'ai passé des nuits à pleurer à côté de lui, et il s'en rendait pas compte.

4. Directement il m'a dit qu'il me quittait, il m'a dit qu'il ne m'aimait plus. Moi j'ai pas compris, j'ai pleuré pour qu'il revienne. Parce que j'étais seule en congés parentale avec 3 enfants, la crainte de ne plus trouver de travail, de vivre du minimum accordé aux femmes seules avec des enfants. Ça m'a fait très très peur. Et puis, pour le coup, j'ai fini mon congé parental le 31 octobre et le 2 novembre je signais à nouveau un contrat de travail pour 6 mois. Et donc le 3 novembre je l'ai prié de partir. J'ai décidé de faire seule.

5. Quand j'ai quitté le père de mes enfants, j'ai rencontré un garçon de 10 ans de moins que moi. Après 8 mois j'ai décidé d'arrêter tout ça. Il m'a aidée à ne pas retourner chez mon ex. Je me suis sentie un peu plus forte. Il m'a montré que j'étais une femme, que j'étais désirable. Il m'a redonné confiance en moi et mon corps. J'ai découvert des choses sur le plan sexuel, parce que souvent on est un peu dans une routine quand on est en couple, quand on est parent, on s'oublie un peu, on oublie un peu la vie de couple. Mais là aujourd'hui je me sens bien. J'ai réussi à accepter ma rupture. Et pour le coup, après cette petite période avec ce jeune homme, je me rends compte que je suis belle, je plais. Le fait de plaire, ça aide à avancer. Et j'ai pas de temps à accorder à un autre homme dans ma vie. J'ai pas envie d'imposer un homme et mes critères sont beaucoup plus resserrés maintenant.

6. Je veux m'épargner. J'ai besoin de me reconstruire. Quand les enfants seront grands ils comprendront que j'ai besoin de quelqu'un. Et puis, je pense que je n'ai pas envie de me recasser la figure avec quelqu'un devant mes enfants. J'ai pas envie de montrer à mes enfants que la vie c'est ça. Certes elle est faite d'échecs ! Mais j'ai pas envie d'avoir un coeur abîmé, tellement abîmé d'être une femme aigrie ! Je préfère être seule et bien encadrée que de vivre une vie qui ne me convient pas. Je veux faire tout ce qui me plaît et plaît à mes enfants. J'ai pas envie de me plier encore à quelqu'un. J'ai décidé de vivre comme ça. Et j'apprends à me retrouver seule. Et donc maintenant, j'ai plus besoin de personne à mes côtés. J'ai plus besoin de mon petit rencard du soir, j'ai plus besoin de me dire "allez, ce soir je vais le voir ! J'ai besoin d'être comme ça pour lui !" parce que je repartais dans ça en fait... Ce soir j'ai envie de mettre mon pilou et de rester devant mon film, et de rester seule. J'ai envie de savourer ma solitude. J'aime retrouver ces petits moments de solitude. J'aime me retrouver moi, me demander moi de quoi j'ai besoin. Ce dont j'ai envie. Et si j'ai envie de choses de femmes, je me débrouille pour les avoir !

Dans les parcours de ces femmes en situation monoparentale vers l'émancipation, on peut cerner les écueils, les freins et les ressources.

Parmi les écueils, on constate que souvent la relation de couple est pour les femmes un moyen de rompre avec leur situation familiale d'origine souvent dysfonctionnelle ou de rompre avec une solitude qui leur pèse. Le fait de souhaiter une vie de couple et de rentrer dans la norme ne serait pas problématique pour nombre d'entre elles, si les violences sexuelles, physiques, économiques et psychologiques ne rentraient pas en jeu accompagnées notamment parfois de consommation d'alcool. Les violences peuvent concerner les femmes mais aussi parfois leurs enfants lorsque les familles se recomposent. Dans ce couple normé les femmes sont à la disposition des hommes et doivent tout faire et prendre en charge pour le bien être du conjoint et de la famille. Les femmes s'épuisent et perdent confiance en elles pour toutes ces raisons. Cette situation s'en ressent dans leur vie affective et sexuelle qui est alors moins épanouie mais aussi où les violences peuvent prendre place.

Dans leur chemin vers l'émancipation au sein de leur vie affective et sexuelle, de nombreux freins sont rencontrés. La précarité extrême qu'implique la rupture avec leurs ex-conjoints, en est un - ici visible dans l'un des parcours cités, mais également commun à plusieurs femmes rencontrées. Cette précarité freine aussi parfois leur énergie et leur disponibilité pour de nouvelles relations affectives et sexuelles.

Par ailleurs, les comportements des conjoints, les violences et la souffrance qu'elles endurent, ont pour impact une perte de repères identitaires. L'âge aussi de la mise en relation peut aussi impliquer ce besoin de quête identitaire, teinté de tristesse voire de sentiments dépressif pour certaines femmes.

Les violences ont aussi pour conséquence que les femmes seront possiblement plus sujettes à être de nouveau victime - c'est ce qu'on peut appeler une habitude aux violences. C'est à dire qu'à force de vivre des situations anormales et violentes, les femmes ne les repèrent plus comme anormales et même si les violences les affectent toujours, elles tendent à ne plus les nommer ainsi. Pour Hélène, la conscientisation passe par le fait de se reconnaître dans une campagne de lutte contre le viol et de réaliser que des actes mal vécus mais jusqu'alors considérés comme "normaux" sont des viols. Face à cela, certaines femmes expriment leur "peur" que cela se produise de nouveau, de souffrir de nouveau ou de "devenir aigrie".

Nous en venons aux ressources qui peuvent être mobilisées afin de permettre l'émancipation des femmes, notamment dans leur vie affective et sexuelle.

Dans les discours des femmes, on note que la présence d'ami.e.s est nécessaire comme relais pour la garde des enfants et que la possibilité d'une intimité est un plus. Par ailleurs, le fait d'avoir une vie sociale fait figure de garde-fou vis-à-vis de leur vie de couple - elles sont ainsi vigilantes à ce que le partenaire ne les isole pas - et équilibre la relation.

Dans leur parcours, les femmes remettent en cause des normes sexuelles, affectives et de couple. Par exemple, un couple ne signifie pas forcément la fusion ou le fait de vivre ensemble. En tant qu'individu, elles peuvent avoir besoin de recul et de prendre le temps.

Elles remettent aussi en cause les caractéristiques de la personne avec qui elles ont partagé leur vie, notamment la figure du "prince charmant" et les normes de protection qui y sont liées en nouant des relations avec des hommes plus jeunes ou ayant eux mêmes des soucis. Pour certaines, il n'y a pas de volonté d'être en couple dans leur parcours d'émancipation. Elles ont préféré apprendre à accepter la solitude, tout en sachant comment accéder à une sexualité si elles en ont envie.

Cet accès peut se faire à travers les sorties, faire la fête, "s'amuser" comme des pulsions de vie dans leur quotidien.

La rupture a été une ressource pour certaines qui ont pu se retrouver et se reconstruire suite à cela. Elles citent des campagnes de prévention sur le viol ou des événements du Planning Familial comme électrochoc par rapport à leur situation de l'époque.

Enfin, concernant les ressources financières, on peut noter la connaissance de ses droits et le fait de travailler comme des leviers pour sortir de relations toxiques et violentes.

LES ENFANTS AVANT TOUT

Un des faits qui ressort des témoignages et qui apparaît de manière plus saillante pour les femmes/mères en situation monoparentale que pour celles en couple est la centralité des enfants dans l'organisation de la vie.

Une large part de l'effort des femmes est mis au service de leurs enfants.

DES SACRIFICES EN RÉPONSE À L'ADVERSITÉ

« Je pense que pour tous les parents, c'est un peu un combat, qu'on soit seul ou pas. J'ai envie de dire : même combat quoi ! » dit Claire.

De fait, ce « combat » n'est pas nécessairement le propre des familles monoparentales. Mais les conditions de vie de ces femmes et l'adversité à laquelle elles sont confrontées les poussent à redoubler leurs efforts.

Ainsi des souvenirs de Nadège : *« Pour moi la priorité, c'était de donner à manger à ma fille. Je suis passée de jeune fille désinvolte à maman responsable »* - responsabilité qui, dès lors, ne se vit pas sans tension : *« Je voulais pas passer à côté de l'éducation de ma fille et j'ai été sévère très longtemps. Trop. Trop. J'en ai chié pour qu'elle puisse manger tous les jours à sa faim, pour moi c'était pas normal qu'elle mange pas, ... Tu comprends ? Quand elle voulait pas finir son assiette c'était toute une histoire parce que c'était pas normal. »* Ces tensions sont liées à la difficulté pour ces femmes de nourrir leur enfants, elles se font l'écho de leur précarité économique.

Ainsi de Audrey qui constate « *des enfants, ça demande beaucoup. Du coup il y a une période où je me suis moi-même pas mal privée : vacances, sorties, loisirs, ... Pour pouvoir les offrir à mes enfants. Ça m'a pesée parce que je sais que j'ai laissé derrière moi beaucoup de choses [...] pour ces gamins. Finalement le haut c'est que maintenant ils ont grandi, ils sont dans leurs vies et je peux récupérer ces choses que j'avais laissées, il n'y avait rien de dramatique.* » Ses mots sont forts pour signifier la mécanisation de soi, dans les moments les plus extrêmes : « *J'ai eu une période où je ne vivais plus pour moi. J'étais un bulldozer et il fallait avancer.* » Au delà de la question financière ici Audrey fait référence au temps consacré aux enfants et uniquement à eux, à la nécessité que "la maison tourne".

En un sens, les enfants et leur devenir sont une occasion de revanche sur sa propre vie pour Stéphanie qui vient d'une famille maltraitante. Les enfants relèvent alors du "sacré", de "l'intouchable". L'enjeu est de les préserver coûte que coûte de la dureté de la vie, quitte à moins se préserver soi-même. Ainsi Stéphanie énonce : « *Ma famille, c'est tout ! Mes enfants c'est sacré, on les touche pas !* » ; « *Je vais pas dire que je suis parfaite mais je fais tout ce que je peux pour qu'il y arrivent et j'espère que plus tard ils y arriveront !* » ; « *mes enfants, même s'ils ont pas d'héritage et tout ça, ils seront en sécurité. Mon fils quand il voudra passer son permis, il le passera et il y aura pas de souci. Et ouais, j'ai toujours su. L'argent c'est grâce aux enfants que je l'ai alors il va pour eux.* » Stéphanie met également en avant que ce qu'elle a - notamment comme aides - vient des enfants et qu'elle le leur doit. Ce qui s'oppose au cliché, régulièrement entendu, "des femmes qui font des enfants pour toucher des allocs".

En écho, un vide angoissant menace la vie d'après la maternité, d'après les combats.

Nadège témoigne d'un moment très difficile, passée la période des premières années de sa fille et à l'entrée de cette dernière à l'école, quand l'absence de l'enfant la renvoie à son identité en dehors de la maternité : « *période sombre, je fais comment, je fais quoi, je suis qui, quête de recherche d'identité en même temps... Je sais pas* ».

En écho à Nadège, Julie angoisse fortement au sujet du départ de ses enfants mais plus sur son rôle, c'est à dire ce qu'elle va "faire" ou "avoir". Elle considère n'avoir qu'une vie de mère se disqualifiant dans toutes les autres sphères : « *j'arrête pas d'y penser. Je me dis que mes enfants quand ils vont partir j'aurai plus rien ...* » ; « *ce sont des trucs pas bien que je pense de moi alors heu ... Je dirais que je ne ferai jamais rien de ma vie ... J'ai jamais travaillé hein donc heu ... Une fois que je n'aurai plus mes enfants je vais faire quoi ? Bah rien, en fait ...* » ; et parlant de sa relation avec ses enfants « *C'est comme si j'étais leur copine. Ils me parlent de tout, ils ont rien à me cacher. Moi ils savent ma vie aussi, on se cache rien. De toute façon j'ai rien à cacher, j'ai pas de vie ...* ». Elle crée une relation de transparence avec ses enfants qui ici ne suggère aucune intimité pour elle car au delà d'eux/elles, elle n'aurait aucune existence. Cette position nous renvoie aux paroles d'une femme en situation monoparentale lors d'une animation sur la CALL déclarant : « *je ne peux pas vous répondre en tant que femme, je ne suis pas une femme moi, je suis une mère* ».

La mésestime d'elle-même dans le discours de Julie renvoie aux violences notamment psychologiques dont elle a été victime dans sa relation. Ici, on peut observer que "sortir des violences" ne consiste pas uniquement à quitter le conjoint violent mais aussi à en sortir dans sa tête. Julie est isolée et a peu de ressources de sociabilité qui pourraient être nécessaires afin de développer une meilleure estime d'elle-même.

LE BAROMÈTRE DE TOUTE CHOSE

Pour ces femmes, les enfants priment sur toute chose, que ce soit dans la manière de tisser les relations (affectives, amicales, sociales, institutionnelles), que dans la manière d'organiser le quotidien.

Qu'ils s'agissent de leurs finances - allant parfois jusqu'au sacrifice de leurs propres besoins, envies : « Je me dis que si j'ai de l'argent, je préfère le garder pour les enfants. » (Julie) ; « Au début du mois, quand je fais mes courses, je pense à mes filles d'abord, qu'elles aient tout ce qu'il faut pour faire le mois. Et moi, perso, je fais avec ce que j'ai. Ça a toujours été comme ça. Même quand j'étais avec mes garçons, c'était comme ça. » (Roselyne) « Acheter ce qu'il faut aux enfants et ce qu'il reste c'est à moi » (Sarah) Nombre d'entre elles nous expliquent trouver des systèmes pour faire des bons repas avec rien ou se priver de manger dans les périodes difficiles pour que leurs enfants aient ce qu'il faut.

Qu'ils s'agissent du logement : « Je n'ai pas de chambre, il n'y en a que deux. Les petits dorment dans la grande chambre dans un lit superposé et le grand a sa chambre à lui, de djeuns » (Stéphanie) et des raisons qui les poussent à vouloir en changer : « souvent mon fils, mes enfants, me réclament une maison pour avoir un jardin et pouvoir faire ce qu'ils veulent pour pas déranger les voisins. » (Sarah)

Qu'il s'agisse du travail, aussi bien le choix de travailler en tant que tel : « c'était important de travailler pour moi, d'offrir un équilibre mental à mon enfant. Alors c'est bien de travailler ou pas, j'en sais rien, c'est un autre dialogue. Mais à l'époque il fallait [...] que je m'oublie et que je sois présente. Ma fille comptait avant moi. » (Nadège) ;

Que le choix du travail lui-même : « J'étais à l'usine, je travaillais à la chaîne. Je travaillais de nuit, c'était plus facile pour moi avec les enfants. Je rentrais à 6h le matin, je les déposais à l'école et je pouvais dormir et le soir je commençais à 22h donc je pouvais m'occuper des devoirs, passer du temps avec eux, manger avec eux, les mettre à coucher et j'allais bosser. Du coup c'était plus pratique pour moi de travailler la nuit pendant 7 ans. » (Audrey)

Que la nécessité de mettre la recherche de travail au second plan : « Concilier vie de famille et la restauration ... C'est compliqué pour les heures ! » (Valérie) ; « Je cherche du travail. Depuis la rentrée scolaire, là par contre, c'est assez problématique cette mise en route. Il y a beaucoup de temps et d'énergie à déployer pour le travail scolaire car j'ai un enfant qui vient de rentrer au collège et qui a franchement besoin d'aide pour obtenir satisfaction de lui-même et donner le meilleur de lui-même. Ça demande une sacrée disponibilité, les horaires des collèges sont très mal fichus. » (Laetitia)

Que l'obligation de restreindre sa liberté de mouvement professionnel : « j'ai considérablement réduit le champ des possibles professionnels : difficile de changer de ville, de région, de prendre des risques sur des contrats ou orientations incertaines... Donc un parcours pro. beaucoup moins choisi. Besoin de rester vivre près de la famille proche car c'est un soutien essentiel pour l'instant. » (Florence)

Qu'il s'agisse d'activités militantes, pour certaines : « J'ai milité très jeune pour l'antiracisme. C'est un milieu un peu violent quand même. J'ai arrêté du coup, parce qu'il y avait les enfants et il y a eu des périodes où c'était quand même plus violent que d'autre. Du coup ma fonction de mère me disait de me mettre moins en danger parce que j'avais des enfants justement. » (Audrey)

Qu'il s'agisse d'éducation : « pour l'instant je ne vois pas qui pourrait me remplacer dans cette tâche-là. Quand on donne le meilleur de soi-même pour ses enfants, dans ce cadre-là, on a du mal à trouver quelqu'un qui puisse nous remplacer. » (Laetitia)

Ou qu'il s'agisse du maintien d'un lien minimal avec l'ex-conjoint et père : « Je trouve que les enfants doivent pas subir les problèmes des grands. » (Stéphanie) ; « Je fais tout ça pour mes enfants, j'entretiens un truc positif pour les protéger. » (Amandine). Voire d'aider le père pour le bien-être des enfants ! : « Depuis qu'il a son logement, je l'ai aidée pour que les enfants aient un logement agréable. » (Amandine encore)

Sans relais possible, ces femmes se savent le seul bouclier protecteur et pourvoyeur pour les enfants. Elles doivent pour eux/elles tenir tous les rôles et toutes les fonctions parentales nécessaires avec des moyens réduits le plus souvent.

Elles sont conscientes d'être essentielles et centrales au bien être de leurs enfants. Cependant, on voit dans les récits que l'âge des enfants peut parfois changer ces facteurs et permettre aux femmes de prendre plus de largesse, par exemple concernant leur emploi et ses horaires.

PROBLÈMES DE GARDE ET RENONCEMENTS

La place centrale des enfants dans l'organisation du quotidien est aussi la source de nombreux renoncements dans la vie des femmes et exacerbe en elles une tension entre leurs identités de mère et de femme.

Dans ce contexte, la problématique de la garde des enfants est essentielle : Valérie, Julie et Claire ne font jamais garder leurs enfants par choix, mais surtout par contrainte n'ayant pas de relais familiaux ou amicaux. Mélanie n'a plus de temps pour elle depuis que son ex-conjoint ne prend plus ses enfants - ce qui nous rappelle que les ex-conjoints, eux, ont le choix de prendre ou non leurs enfants. Roselyne, quant à elle, est vite coincée : « La garde, moi j'ai personne. C'est pour ça quand les filles sont malades, quand j'ai formation, je suis obligée de téléphoner pour dire que je peux pas venir. Avant je pouvais demander à ma voisine, mais c'est différent maintenant. »

Se ménager du temps pour soi ou pour voir seule ses amis est pour Florence un exercice compliqué mais possible grâce à sa famille : « j'y travaille. C'est difficile ; en général c'est grâce à mes parents que cela est possible (soirée, courte vacances entre ami.e.s). Source de frustration. » Le fait qu'elle parle du « temps pour soi » de manière récurrente dans son témoignage signale par là qu'il s'agit d'un bien précieux dont elle manque.

En écoutant Estelle, on réalise que la difficulté est d'autant plus grande lorsque les enfants sont en bas-âge : *« Au début, les « ami.e.s » m'invitaient un peu mais j'ai refusé beaucoup d'invitations parce que la puce n'était encore qu'un nourrisson. ; et avec le temps , je ne suis plus invitée... ou très très peu. » ; « Depuis 20 mois, j'ai dû sortir 3 ou 4 fois sans ma fille. Ce n'est pas évident, au début elle était petite pour la faire garder et puis je l'allaité (encore aujourd'hui) et aujourd'hui , même si elle est en âge d'avoir une babysitter, je n'ai pas les moyens de la faire garder... »*

Enfin, la charge des enfants peut se doubler de la prise en charge d'un parent en difficulté. D'autant que le patriarcat assigne les femmes dans ce rôle de soin. Ainsi, Sarah témoigne : *« Souvent, même le week-end, les filles restent avec moi. C'est plus mon fils, qui a 13 ans, qui voit son père. J'ai très peu de moments à moi car je suis amenée à aider ma mère qui a des problèmes de santé et qui est aussi seule, je suis la seule fille. Donc j'ai peu de moments pour moi. »*

Cependant, certaines femmes conscientisent l'importance du “temps pour soi” et s'accordent des moments rien qu'à elles. Elles nomment qu'il s'agit d'un élément essentiel pour conserver l'énergie dans le quotidien, pour un meilleur équilibre personnel, et une fois de plus, dans l'objectif de pouvoir apporter à leurs enfants l'épanouissement souhaité.

Audrey par exemple, nous a expliqué qu'elle en avait besoin pour s'épanouir en tant qu'individu et se ressourcer au quotidien :

« Il fallait que je sorte par moments, de ma maternité. [...]avoir une vie de femme ! »

Hélène nous dit *« Du temps pour moi, j'en prends ! A un moment donné il faut ! »*. Amandine précise *« Je m'oblige toujours à rester éveillée 2-3 heures quand les enfants dorment pour prendre soin de moi et rire. »*

Pour Laetitia, il s'agit comme d'une philosophie. Le temps pour soi profite à tout le monde : *« Avoir des relations extérieures au cercle familial, ça a toujours été important pour moi. Ça me semble important, ne serait-ce que pour le développement des enfants, de ne pas toujours avoir leur mère autour d'eux et que leur mère vive aussi autre chose que leur accompagnement. Puis ça leur permet aussi d'avoir d'autres relations sociales. Ça a toujours été bénéfique pour tout le monde. »*

L'ABSENCE DU PÈRE, UNE FORME DE DÉSENGAGEMENT

Dans une société où le couple hétérosexuel est toujours plongé dans une profonde inégalité autour de la répartition des tâches ménagères et où la charge physique et mentale incombe majoritairement aux femmes, nombre des femmes interrogées ne constatent pas une très grande différence entre la présence ou l'absence du père.

Le témoignage de Sarah est sans appel : « Même en étant en couple, c'était moi qui gérais la cuisine, les enfants, toute la gestion d'une maison, tout ça c'était à ma charge. ça ne change absolument rien. Sauf que je suis seule avec l'ASF et les allocations familiales donc je me débrouille comme je peux. » ; « Je fais le rôle de la maman et du papa que ce soit maintenant ou quand j'étais en couple. Je prends toutes les décisions pour tout donc pour moi il y a pas vraiment de changement. »

A la question de savoir si elle a observé des changements depuis le passage à la monoparentalité, Florence répond quant à elle : « Pas vraiment. J'ai toujours été la référente principale pour ma fille, je le suis peut être encore plus maintenant. »

Valérie répond également par la négative : « Non, comme il était dans la restauration, il était pratiquement jamais là donc en fait ça change pas sauf que maintenant le soir il rentre pas, je me retrouve toute seule le soir ou la journée. »

Stéphanie raconte une certaine période d'avant sa monoparentalité qui fait exemple : « Il faisait les courses avec mes sous mais le reste il faisait pas. Le matin je me levais pour habiller les enfants, il faisait rien alors qu'il avait l'occasion, enfin ! ».

Amandine, quant à elle, observe que la monoparentalité lui a d'autant plus ouvert les yeux sur l'absence d'engagement du père de ses enfants dans la mise en place d'un quotidien respectueux de chacun.e : « il aidait pour quelques petites choses mais pas plus que ça, je ne pouvais pas me décharger sur lui. Je ne lui faisais pas confiance, il entravait les règles. » Aujourd'hui elle évoque : « Je suis soucieuse de plein de choses, du bien-être de mes enfants. Ces choses-là, le papa s'en fiche. Je les ai déjà récupérés dans des tenues improbables alors que moi je fais attention. »

Dans certaines situation de violences, le père s'intéresse au sort de ses enfants afin de garder le contrôle par ce biais. Julie témoigne : « S'il y a un retard tout de suite il m'appelle pour savoir pourquoi ils n'ont pas été à l'école, etc. C'est un bon papa, ça je l'ai toujours dit, il s'occupe bien de ses enfants, je n'ai rien à redire là-dessus. Là il suit les bulletins, il râle par exemple parce que K. est nulle en français et en histoire. J'y peux rien, moi ! » Ici, on voit que Julie prend personnellement les critiques qui lui sont adressées, et qui, dans ce type de relation d'emprise, sont destinées à la heurter personnellement.

Mais parfois même ce minimum n'est pas de mise. Aussi Mélanie se désespère : « Bah c'est plus au niveau des enfants quoi...Qu'il les calcule pas ! C'est plus ça qui me fait mal au cœur, qu'il s'en foute... Qu'il est pas assez présent »

Il est intéressant d'interroger, non pas seulement ce qui provoque les situations de monoparentalité mais ce qui pousse certains pères à considérer que leur rôle au sein d'une famille n'est pas le même que celui de « la mère » et qu'il n'y a pas égale responsabilité vis-à-vis des enfants.

Pourtant, l'enjeu, quelque soit la structure familiale, est de faire ensemble. Comme le dit Nadège : *« Est-ce qu'à un moment on est capable de se rencontrer pour le bien de l'enfant ? »*

En creux, à cette question, il ne semble pas certain que la plupart des pères soient prêts à prendre tant leur responsabilités que leur place auprès des enfants.

UN SEUL ET UNIQUE SON DE CLOCHE

Comme par défaut, l'évocation d'une certaine « facilité » dans la transmission des valeurs aux enfants revient souvent, au moment de la monoparentalité. En effet, plusieurs femmes avancent une liberté gagnée sur la possibilité de pouvoir offrir un discours clair aux enfants sans devoir jongler avec un différent son de cloche donné par le père.

« Pour moi c'est plus difficile d'élever les enfants à deux. Comme là, moi j'ai pas de préférence entre mes enfants, que lui, oui, il préfère sa grande. Il va laisser faire des choses à la grande que la dernière elle aura pas le droit. Et moi, ça, j'accepte pas. Mon ex compagnon c'était pareil avec mes deux garçons » raconte pour exemple Roselyne qui ici souhaite transmettre des valeurs de justice et d'égalité entre les enfants. La présence d'un partenaire implique pour elle ici de devoir réajuster les inégalités mises en place par le père entre les enfants.

Malgré le constat que de mener l'éducation seule demande une plus grande "charge de travail", plusieurs femmes positivent en parlant du gain de liberté qu'elles obtiennent dans l'éducation de leurs enfants :

« Je suppose qu'à deux, niveau charge de travail, c'est plus facile mais on en revient toujours à la liberté, quoi qu'il arrive. J'aime mieux avoir plus de taff et faire ce que je veux. » estime Claire.

Amandine affirme : *« Oui c'est plus simple d'élever les enfants seule qu'à deux ! Car personne ne contredit. Parce qu'en leur expliquant les choses ils comprennent très bien. Je pense que ça n'a rien à voir avec le sang. La communication est super importante ! La contradiction ça ne va pas du tout dans l'éducation. Il faut parler et aider les enfants à réussir. J'aide mes enfants. Je pense que tout change depuis que je suis seule, ils ont plus d'ambition. Ils regardent moins la télé, ils jouent encore à la console mais ils sont moins sur les écrans. C'est plus simple, je leur fais comprendre plein de choses pour les rendre plus autonomes et bien les éduquer. »*

Laetitia met en avant la possibilité d'une meilleure qualité relationnelle avec ses enfants notamment du fait d'une plus grande sérénité personnelle dans la monoparentalité : *« Je pense que c'est appréciable de pouvoir se retrouver seule avec ses enfants, de discuter avec eux comme on en a envie, ça fait partie des choses à apprécier dans les familles monoparentales. C'est parce que je me suis investie pour une bonne qualité de relation qu'elle est bonne, c'est vrai. Mais en même temps, parce que je me sens assez bien moralement, quand même, pour pouvoir garder de la disponibilité d'esprit pour eux. Quand on se fait abîmer ou maltraiter sans cesse, je pense que l'on a plus l'esprit à cela. »*

Elle ajoute : « *Disons qu'on peut aller jusqu'au bout des discussions sans être coupé par le second parent qui serait en désaccord avec nous, on peut aller au fond des choses !* »

Pour Hélène également, le bien-être induit par la monoparentalité améliore les relations avec ses enfants et facilite son travail d'éducation : « *J'ai une meilleure relation avec eux, je ne m'énerve plus avec eux, beaucoup moins, c'est ponctuel mais c'est normal, à un moment donné les ados ils poussent ils poussent et nous bah on s'énerve ! Mais ça n'a plus rien à voir avec la maman que j'ai pu être avant ! C'est pas que je m'occupais pas d'eux, bien sur que si mais j'étais tellement occupée de partout que j'étais épuisée, j'avais pas spécialement le temps pour eux. Enfin c'est surtout que la qualité de la relation était pas pareille, parce qu'en soi j'ai toujours fait plein de trucs pour eux. Mais moi, dans ma réception par rapport à eux, c'était moins détendu. Là je suis plus dans la bienveillance.* »

Ces deux derniers exemples mettent en lumière que la sortie de relations insatisfaisantes, toxiques ou violentes permettent aux femmes d'améliorer leur estime d'elles même en tant que parent, plus spécifiquement dans leur rôle éducatif, et leur laisse plus de temps pour créer des relations de qualité avec leurs enfants.

Ces divers exemples questionnent l'idée reçue selon laquelle il serait plus difficile pour une femme seule d'élever ses enfants.

Les femmes rencontrées ici positivent sur la liberté que leur offre d'être la seule référente concernant les valeurs, ce qui n'est cependant pas sans demander plus de travail et d'énergie. De même, cette liberté n'en est pas moins corrélée à la précarité, l'adversité et l'isolement (ou l'entraide) évoqués par ailleurs.

On constate que le bien-être ou le mal-être de ces femmes dans leur relation de couple a des impacts sur leur rapport aux enfants. Les violences et/ou le temps que demande une relation de couple conflictuelle ne permettent pas selon les femmes de bâtir une relation de qualité avec les enfants.

Enfin, il est à noter que nous nous sommes entretenues avec des femmes maîtrisant la langue française. Lors de nos ateliers avec des femmes en situation monoparentale apprenantes en français, ces dernières ont pu verbaliser la difficulté d'être seule pour aider les enfants à l'école dans une langue qu'elles ne maîtrisent pas.

DE LA DIFFICULTÉ À FAIRE AUTORITÉ DE L'IMPLICATION DE PLUSIEURS ADULTES DANS L'ÉDUCATION

Si ces femmes ne regrettent pas l'absence du père, leur solitude dans l'éducation n'est pas sans peser.

Hélène témoigne: « *Et comme j'étais seule à tout gérer et exténuée bah forcément je m'énervais plus facilement.* »

Audrey atteste des difficultés vécues à l'adolescence de ses enfants : « *A l'époque mes enfants avaient 15,16,17 ans et la petite était petite donc c'était compliqué à gérer. Les gamins ados qui demandaient plus de temps, ils avaient beaucoup de questions. Quand ils étaient petits j'étais fatiguée mais pas à ce point-là. Leur adolescence ça a été dur.* »

Plus précisément, certaines femmes évoquent une difficulté à faire autorité.

Autorité qui parfois était assumé par le père et ex-conjoint, comme c'est le cas pour Valérie : *« On va dire que sur certaines choses j'ai pas assez de caractère, je suis pas assez méchante alors que le papa était plus sévère et ils avaient plus peur de lui quand ils étaient pas sages en fait. Donc ouais, sur ça, c'est un peu compliqué. »* ; ou pour Julie : *« Sauf pour l'autorité, j'en ai pas et pour ça je galère beaucoup. Ils m'obéissent sans m'obéir. J'arrive pas à les punir. A deux, c'est mieux. S'il y a un papa derrière qui a de l'autorité, c'est bien. Sinon seule ça va aussi hein, c'est juste ça qui m'est reproché, le fait de ne pas avoir d'autorité. Je m'en occupe super bien, sauf pour ça. C'est leur père, mes frères, ma copine Léa qui me le disent ... »*

Ou autorité qui est rejetée de part le vécu propre des mères, au delà de la situation de monoparentalité. Ainsi de Stéphanie qui raconte tout faire pour ne pas reproduire la violence subie dans son enfance : *« Hier j'ai fait du boudin blanc et de la purée et ils ont tout mangé !! J'étais super contente, j'avais gagné, j'étais ultra heureuse *Rires*. Puis quand je suis revenue ils avaient mis du bordel et j'ai crié. J'étais en colère, pour une fois j'ai pas fait de câlin. J'ai pleuré puis je suis retournée leur faire des câlins et m'excuser. Ma fille m'a dit qu'elle m'aimait ... Je suis comme ça, j'ai besoin de tout ça. J'ai prouvé que j'étais pas comme ma mère. »*

Dans les propos des femmes, on perçoit l'impact des normes de genre qui associerait autorité et masculin. Dans ce cadre normé, l'autorité "on l'a ou pas", elle est innée, et les hommes semblent plus l'avoir. Pour elles, l'autorité serait lié à la méchanceté et le risque de ne plus être aimé de leurs enfants qui sont pour elles les principaux pourvoyeurs d'affection, comme on le voit dans le discours de Stéphanie.

Ce qui apparaît donc en creux dans le rapport aux femmes à l'autorité, c'est l'angoisse de la perte de l'amour et de l'affection de leurs enfants, en plus des difficultés et de la fatigue à devoir faire autorité.

En regard, plusieurs femmes insistent sur l'importance de la présence d'autres adultes auprès de leurs enfants et de leur relais dans l'éducation.

Marie répond ainsi aux mères autour d'elles qui s'interrogent sur sa monoparentalité : *« Bah en fait c'est pareil. C'est la même que toi tu as en couple. Quand tu dis « non » à ton garçon, c'est « non ». Et puis moi j'ai ma mère... « Ta mère, elle t'a dit « non ». Elle dit « non » c'est « non » ». Moi mon fils il a l'habitude avec son grand-père aussi. Parce qu'au début, il disait « papa ». Jusqu'à l'âge de 4 ans. »* Il y a ici d'autres adultes qui font figure d'autorité qui font partie de la famille.

Le vécu d'Audrey va dans ce sens : *« Avec des enfants c'est souvent compliqué, le rapport mère-enfant, quand ça arrive à l'adolescence, il y a des conflits donc parfois passer le relais à quelqu'un est important. Il y a eu des situations, des périodes, surtout avec mon fils, moins avec mes filles, où passer le relais a été chouette car mon fils ne m'écoutait plus et je n'avais plus la patience non plus. »*

Le fils d'Audrey a eu des soucis avec la justice et le fait d'avoir ses deux amies comme relais était un appui pour gérer au mieux la situation. Au delà, la présence d'autres adultes dans l'entourage permet une ouverture. Aussi Audrey ajoute : « C'est important, même si j'ai pas de famille, j'ai jamais été vraiment seule. Ce qui a été bien pour les enfants, aussi, je pense. (...) Parce que même si je suis ouverte avec les enfants, même si on parle de tout, il y a des choses qu'on ne peut pas forcément dire à sa mère et ça a été dit et pris en charge par les gens proches qui ont la même façon de voir que moi donc ça a été chouette ! »

L'importance de l'entourage se manifeste également en creux quand il fait défaut.

Ainsi de l'expérience de Claire : « C'est pas facile je pense de toute façon d'être parent déjà quand t'es en couple ! Après ce qui est plus dur quand t'es seule c'est que j'ai plus de famille, ils sont décédés et d'autres vivent à la R. donc je suis vraiment seule avec les filles. Il n'y a plus de mamies, plus de tantes, etc. Donc quelques fois, certaines familles monoparentales ont du relais via le reste de la famille mais moi il n'y en a pas, j'ai zéro relais. Donc quelques fois c'est dur. »

Mais hors la famille, des solutions s'inventent. Claire et Nadège, ont fait le choix de marraines pour ses enfants. Concernant la présence d'autres adultes auprès de ses enfants, cette dernière répond : « ça n'a pas toujours été le cas. Mais je les ai aménagés autrement, simplement le fait que la marraine de ma fille soit prof de français et mon garçon, son parrain est prof de sport. L'autre est ingénieur informatique et la marraine de mon fils faisait la DU avec moi et est dans le nucléaire. » Les femmes essaient pour le bien être des enfants de recréer une famille en faisant rentrer d'autres adultes dans la vie de leurs enfants.

Le soutien peut également venir de l'entourage institutionnel.

Notamment des personnes qui travaillent dans l'Education Nationale, comme le souligne Florence : « Cette année c'est un maître, et je trouve super que ma fille passe ses journées avec un homme sachant qu'il n'y en a pas à la maison. En plus que je pense qu'il est très bon instituteur. Et il a une bonne implication avec les parents, prenant le temps d'expliquer ce qui se vit en classe etc. Rien à redire cette année. Et je vois ma fille qui s'épanouit beaucoup. »

Ces diverses présences extérieures (parents, ami.e.s, et tout adulte de l'espace public) contribuent à un rééquilibrage par rapport à la centralité des enfants dans la vie des femmes. Et inversement une moindre pression des mères sur leurs enfants.

Nadège témoigne de son évolution dans le temps : « Avec ma fille j'ai beaucoup plus de complicité qu'avant. Je suis sans doute moins réactionnaire qu'avant. Elle a grandi, c'est pas la même relation. Avec mon garçon je suis plus laxiste, en ce moment il a 16 ans donc ça clache d'avantage mais je sais que je suis plus aussi fusionnelle. Je les laisse libres car de toute façon c'est leur vie, pas la mienne. En tant que parent, quand t'as compris ça, même si c'est pas tes choix, bah je pense que t'as bien évolué et tu peux permettre à tes enfants d'évoluer. (...) »

Je sais très bien que plus tard il aura la possibilité d'y revenir plus tard si il veut louper sa scolarité. C'est pas ma vie. Même si je vais être contente ou pas contente, c'est pas ma vie. Il faut qu'il trouve sa vie. C'est compliqué, surtout en étant parent, on a tendance à diriger la vie des autres et moi j'ai appris à respecter la liberté. »

Ainsi, si on est tenté d'interroger les mères de familles monoparentales sur leur capacité à éduquer leurs enfants, davantage que les parents en couple, de nouveau, par leurs expériences et leurs témoignages, ces femmes tout à la fois décalent le regard et mettent le doigt sur des enjeux plus profonds qui nous concernent toutes et tous : sortir des normes genrées - s'autoriser à dire les difficultés - assumer d'être parfois démunie - se donner ou réclamer les moyens d'échanger entre parents et adultes et trouver des chemins ensemble - assumer notre responsabilité commune, collective, dans l'éducation des générations qui nous suivent.

Comme le résume Audrey : *« Un enfant, c'est un enfant, que ce soit le mien, le sien, un autre, ... Je pense qu'on est tous responsables de l'éducation de nos jeunes, de la jeunesse en général. Donc pour moi c'était pareil avec les amis de mes enfants, s'ils faisaient un truc, si mes gamins se faisaient disputer, reprendre, le copain aussi. On est tous en charge, je pense. »*

De fait, pour reprendre l'une des problématiques soulevées par ces femmes : peut-on faire autorité seul.e ? Et peut-on considérer ce « faire autorité » comme une capacité indépendante du milieu social qui nous entoure ? Ne faut-il pas tout un village pour élever un enfant, comme le dit le proverbe?

DES ACTRICES DE TERRAIN

Il est dit par les professionnel.le.s, sur les femmes en situation de monoparentalité, qu'elles sont dans une précarité accrue du fait de leur isolement, qu'elles vivent la galère et qu'elles courent tout le temps.

De fait, et sans surprise, les témoignages récoltés vont tout à fait en ce sens. Mais aussi, ils vont plus loin : en mettant des mots et un visage concrets sur ces représentations ; en mettant en lumière la ténacité et le pragmatisme de ces femmes.

GESTION FINANCIÈRE ET SYSTÈME D

Ces femmes se débrouillent avec des budgets serrés qui les obligent à « faire avec ». Cette précarité fait appel à leur méthode, leur opiniâtreté, et parfois leur inventivité. Elles cherchent des solutions alternatives, avancent pas à pas. Elles n'ont pas le choix, d'abord et surtout pour leurs enfants, puis pour elles-mêmes.

« Ah bah mon budget il est serré. Très serré même ! Payer les factures, les loyers, les courses. Acheter ce qu'il faut aux enfants et ce qu'il reste c'est à moi, généralement très peu car il y a le gaz, l'électricité, etc. » (Sarah)

« Je fais mon planning de courses en début de mois, je m'achète mon tabac, je paye mes factures et après j'ai plus rien. Si, j'ai un bon alimentaire mais bon ... » (Julie)

« Mon budget, forcément, depuis cette formation professionnelle, il a dégringolé. J'avais un revenu de formation professionnelle, j'ai du rendre de l'argent parce que ça avait été mal calculé à un moment donné, etc. J'ai un bon alimentaire de 47 euros par mois. En fait, moi j'ai juste assez pour payer les charges et le bon alimentaire pour faire les courses. Si je m'en sors financièrement c'est parce que je jardine avec un ami depuis 6 ans, voilà. C'est bien parce que je n'ai pas à acheter tous ces légumes, je n'achète que les fruits et quelques produits essentiels quand même. Je ne confectionne pas tout non plus. » (Laetitia)

« Je me suis toujours refusée à demander de l'aide, c'est peut-être une fierté mal placée ... Non, je me suis débrouillée avec ce que j'avais. Je me suis serrée la ceinture. Parfois je payais pas une facture pour pouvoir manger, finalement j'arrivais toujours à trouver des arrangements. Quand on est dans des problèmes financiers évidemment on dort pas bien, on mange pas bien, parce qu'il y a des gamins derrière ... On est en stress sur le coup et finalement on sait qu'à un moment ça va finir par s'arranger. » (Audrey)

« Il faut être autonome, te battre pour le boulot, l'argent, ton mec pour pas te faire bouffer, l'éducation et ta santé. Et quand c'est pas pour courir après les toubibs et les dossiers c'est pour pas payer trop cher ... (...) Moi j'ai pas des gros besoins mais quelqu'un qui est pris dans le flot de la consommation, c'est pas possible ! C'est une histoire de réconfort et tout mais ... Moi aujourd'hui si je fais pas mon jardin, le marché et si j'achète pas mes fringues à Emmaus heu ... Bah je m'en sors pas. Je peux pas. Par exemple chez mon copain je fais de la culture, j'ai mis ça en place sur son gros terrain pour qu'on puisse bouffer et après quand je dépanne des copines et tout, on me donne des oeufs, un lapin, un poulet, c'est super ! L'argent ça paye les charges mais ça fait pas bouffer. » (Hélène)

« Je laisse l'argent rentrer. Je paie mes factures et en-dehors de ça je fais ce que je veux en quelque sorte. Je mets un peu d'argent sur le côté qui me permet de faire des travaux s'il le faut. On peut se faire plaisir. Je n'ai pas de mal à finir mes fins de mois, grâce aux aides entre autres. Je pense qu'à partir de 2018 ça va être un tout petit peu plus compliqué. Je cherche activement une place et je ne pense pas qu'il va y avoir trop de soucis. » (Amandine)

« J'ai plein de combines. Plein ! Pour les vêtements, les meubles, les meubles en palette, les meubles récupérés au marché, ... » (Claire)

Quand les fins de mois sont difficiles, elles se tournent vers leur entourage ou assument leurs découvertes.

« Je finis mes fins de mois avec les 200 euros de découvert. (...) souvent c'est ma mère qui boucle le fin de mois ou qui me donne un peu d'argent pour m'aider. » (Sarah)

« Je dépasse le découvert autorisé et c'est tout ; Je n'ai pas d'autres choix » (Estelle)

Enfin, il est à considérer que les tenants et aboutissants de cette précarité se transmettent également aux enfants. Cela relève d'une dure réalité qui peut aussi être source d'apprentissage.

Ainsi témoigne Audrey : *« Ils savent qu'on peut pas avoir tout ce qu'on veut tout de suite. Ils savent que si on veut avoir un minimum, il faut se bagarrer, il faut prendre le temps et je pense qu'ils ont de la patience, ils savent ce qu'ils veulent et ils prennent le temps. (...) C'est très important pour moi. Quand on se précipite ou qu'on a pas le choix, parfois on fait n'importe quoi et on se met dans des situations sales et du coup là ils ont le temps de faire leurs décisions et leurs choix. »*

En contrepoint, les héritages familiaux s'avèrent d'un secours psychologique très importants. C'est ce dont témoigne Florence. Plus encore, ils peuvent changer du tout au tout la situation matérielle des femmes. Hélène vit dans un logement acheté par ses parents : *« Du coup je suis là à titre gratuit et c'est un sacré avantage ! Si en plus j'avais le loyer aujourd'hui ... Là c'est juste pas possible, je ferais la tournée des copains ! J'ai du bol là-dessus ! Sacré coup de pouce ! »*. Claire se sent particulièrement en sécurité : *« Dans mon grand malheur d'avoir perdu toute ma famille, j'ai quelque part la chance par rapport à d'autres, d'avoir récupéré cette maison et d'avoir pu vendre l'autre, j'ai de l'argent à la banque, j'ai des rentes, en contre-partie j'ai pas le RSA, je vis de mes rentes. J'ai 1000 euros, la voiture de mon grand-père, plein de thunes de côté, j'ai pas de crédit au cul, j'ai pas de loyer à payer, ... Normalement on est à l'abri ! On est pas millionnaires, mais ça va quoi ! »*

Nous pouvons constater que la précarité est tangible pour ces femmes et que la charge mentale liée à l'éducation des enfants se double d'une charge mentale pour avoir les moyens de le faire. Leurs témoignages rendent compte de leurs sacrifices mais aussi de l'importance de la connaissance de leurs droits pour les aides - par exemple, Stéphanie parle du prêt à 0% de la CAF qui lui a permis d'acheter des meubles d'occasion. **Cette situation change aussi pour certaines leur rapport à la consommation :** ne pas se focaliser sur le neuf, prendre et voir si on a vraiment besoin de l'objet convoité, faire son propre jardin, faire de la récup... et parfois renvoie à la culpabilité de désirer du neuf ou un écran plat comme le raconte Stéphanie.

ABSENCE DE SOUTIEN DE L'EX-CONJOINT

Sarah, Mélanie, Julie, Florence, Laetitia, Vanessa, Audrey, Valérie, Claire ... ne perçoivent pas de pension alimentaire de leurs ex conjoints, même quand ces derniers y sont tenus par le jugement.

Stéphanie touche une pension alimentaire de son premier conjoint de 20 euros aujourd'hui, alors que Monsieur travaille. Elle est conciliante pour la pension ne voulant pas que ses enfants pâtissent des relations entre les adultes notamment autour de l'argent : *« Je trouve que les enfants doivent pas subir les problèmes des grands. »* Cette pension alimentaire qui l'aide chaque mois est loin du coût réel d'un enfant à élever, habiller, loger et nourrir au quotidien. Même si dans des budgets aussi serrés, ces sommes ne sont pas des quantités négligeables.

Au delà de la question de la pension alimentaire, la période de la séparation en elle-même – en tant que période de flottement, y compris dans le droit des personnes - s'accompagne parfois de difficultés directement imputables à l'ex-conjoint.

Ainsi de Julie qui témoigne d'une situation violente et à la limite de l'absurde : « Ca a été dur, j'ai cru que je n'allais pas m'en sortir, il m'a tout pris. Mon sèche-linge, pratiquement tout vraiment ... Et après quand on est passés au tribunal ils m'ont dit ... en fait on avait une voiture et il avait un scooter avec un permis et ils ont exigé que la voiture soit à moi et le scooter à lui. Mais moi j'en voulais pas de la voiture ! Il me l'a dépiautée, il a récupéré toutes les jantes, il a touché les fils et de toute façon j'ai pas le permis. Donc il l'a récupérée et de toute façon il avait le droit. Combien de fois j'ai dit à la police qu'il était passé récupérer des affaires mais il avait le droit ! Il avait le droit de vivre ici, c'était à son nom. Si il voulait, il pouvait encore habiter ici. Le temps qu'il habitait il avait le droit de faire ce qu'il voulait, il a pris mon écran plat, puis ça, puis ça, puis ça, ... Et on m'a dit : « Mais madame il a le droit, il est chez lui, vous êtes mariés, ça appartient à vous deux. Si vous avez envie de casser ça, vous le cassez pour pas qu'il l'ait ... » »

Laetitia, quant à elle raconte : « On n'était pas mariés, monsieur a essayé de me mettre dehors de cette maison que j'avais aménagée toute seule, dont les meubles m'appartenaient aussi car c'était lui qui était venu habiter chez moi (...) il faut dire qu'il m'a laissé des dettes, il espérait me mettre dehors mais il m'a aussi laissé des dettes. Je suis d'ailleurs encore d'interdit bancaire à cause de cela. J'ai du faire monter un dossier de surendettement lié à toutes ces dettes pour des choses qu'on avait achetées ensemble. Il ne m'a pas remboursée, il n'a pas remboursé mes parents qui se sont aussi retrouvés avec des trous financiers. »

Sur le moyen terme également, l'instabilité des ex-coïn-joints peut mettre à mal l'effort d'organisation des femmes tant financière que affective à l'égard des enfants.

Estelle raconte : « Au début, il venait la (sa fille) voir à mon domicile tous les 15 jours, ensuite (à partir de ses 1 an) il est passé à une fois par mois et aujourd'hui il ne l'a pas vu depuis 3 mois.. Il ne donne pas de nouvelle enin, il n'en prend pas..Il envoie un message quand il vient, c'est tout. On a tenté une médiation qui n'a pas abouti, on va probablement devoir passer devant le JAF. [Juge aux affaires familiales]»

« Ou alors il prévoit de prendre le gamin et appelle le jour-même, déjà torché en disant qu'il le prend le lendemain et finalement le lendemain il le prend pas. » nous dit Hélène.

AVOIR UN TRAVAIL - NÉCESSITÉS ET ENVIES

« Avant le tribunal, il ne donnait rien. Après le tribunal ça a commencé à se dégrader. Je devais lui laisser la maison 1 week-end sur deux pour qu'il profite des enfants et on a vite remarqué que ça n'allait pas. Tout tournait autour de l'alcool et il a réagi de manière très violente devant les enfants. (...) A chaque fois que je lui donne quelque chose, il tire sur la corde et ça se termine en insultes. Il ne respecte pas les règles, il n'est pas correct. (...) Il a du retard dans les paiements » témoigne Amandine.

Laetitia ajoute : « j'ai une pension alimentaire à laquelle mon ex a mis fin brutalement mais sans faire les démarches qu'il fallait pour que justement je ne me retrouve pas sans rien, il a fallu attendre quelques mois pour que la CAF régularise et me verse autre chose en compensation (l'allocation de soutien familial), ça doit repasser au tribunal »

Les carences des anciens partenaires pèsent sur la vie de ces femmes et l'organisation de leur famille. Elles sont seules responsables et gestionnaires de leur famille avec les enfants, tout en restant dépendantes et affectées par les décisions prises par l'ancien conjoint. Ainsi, afin que cette instabilité soit moindre, de nombreuses femmes rencontrées renoncent à la pension alimentaire pour que l'influence du partenaire soit limitée dans leur quotidien au delà de l'énergie que demande une telle démarche.

Le premier palier est bien souvent la formation. Sarah, insatisfaite de sa formation d'origine, raconte : « J'aurais besoin d'aide au niveau de pôle emploi pour pouvoir faire une formation ou me trouver du travail. Là je suis en ASF et c'est 480 euros par mois donc j'aimerais bien trouver une structure pour pouvoir faire une formation ou me rediriger vers autre chose, une autre branche parce que là la retraite est encore loin ! ». Elle rêve sa vie ainsi : « Je ferais des études pour trouver une branche dans laquelle je m'épanouisse et ramener de l'argent sans avoir besoin de m'accrocher à l'APL [Aide Personnalisée au Logement], avoir une maison à moi et offrir des cadeaux à mes enfants. »

Pour Julie, la difficulté s'accroît d'autant plus qu'elle a été mère jeune et que la maternité a stoppé ses études : « J'ai arrêté première année de lycée. Je suis tombée enceinte et voilà. J'ai même pas le brevet, j'ai rien du tout. Maintenant c'est embêtant pour trouver du boulot. C'est aussi pour ça que j'ai pas confiance en moi, j'ai envie de passer mon permis et tout mais j'ai pas confiance en moi. »

Pour Stéphanie, il lui faut encore du temps, car elle n'est "pas prête" à entrer sur le marché du travail, selon sa conseillère en insertion.

Audrey témoigne de la discrimination dont peut faire l'objet les femmes en situation monoparentale : « 40 ans, 4 enfants, célibataire, ça j'ai tout viré de mon CV, j'ai compris, sinon on ne te prend jamais au sérieux ! (...) Du coup quand j'ai enlevé ces situations, ma vie professionnelle a changé. »

Pour celles qui accèdent à un travail, si la problématique financière s'en trouve allégée, la double gestion travail /vie de famille reste une bataille et force le respect.

Mélanie, est serveuse en CDI à 27h/semaine depuis un an. Elle se satisfait d'un emploi avec des horaires contraignants : « Mercredi, je fais 11h – 1h du matin. Le vendredi soir, 18h30 – 3h du matin. Et le samedi je reprends à 9h30 jusque 18h30 ».

Quant à Estelle, mère d'une petite de 1 an, et qui a un emploi dans le secteur de la création d'entreprise, elle témoigne de son épuisement : « Je suis très très fatiguée ! Travail plus mon enfant [qui] ne dort pas la nuit depuis 20 mois = je suis fatiguée ! » Pour autant, elle se décrit comme « Courageuse, fatiguée mais déterminée. »

Florence rencontre des problématiques propres à la combinaison de sa monoparentalité et de son travail : « Actuellement j'ai des soucis administratifs et gros retards dans les versements car n'ai pas le temps de gérer, avec les horaires des administrations qui sont les mêmes que les miens. Une vraie galère... ».

Hélène a du cumuler deux boulots pendant une période : moitié nourrice, moitié employée chez Auchan : « Auchan c'était le mercredi et le samedi, les seuls jours où j'avais pas les bébés. C'était 8h15 sur le site, jusqu'à des 20h15 le soir. 60 heures par semaine, j'avais que le dimanche pour préparer le déménagement, emménager, préparer les papiers. J'avais pas le temps de voir les copains là, c'était pas possible, c'était marathon. »

Nadège a enchaîné les « petits boulots », parfois dans des horaires qui croisaient ceux de l'école : « j'étais en femme de ménage dans les écoles, donc après l'école, le mercredi. Très tôt je l'ai mise au centre aéré. Je m'arrangeais pour commencer à 5h pour avoir le temps d'aller la chercher ou bien je demandais à quelqu'un. Mais généralement, les boulots qu'on te propose c'est des horaires chiants et tu fais avec ce que tu as. »

Au delà de la difficulté de trouver du travail, il est nécessaire de voir l'insertion professionnelle comme un processus qui permet d'avancer pas à pas : d'abord sortir de l'isolement, puis changer ses habitudes, se séparer de ses enfants (trouver un moyen de garde), choisir son orientation, panser les blessures du passé, avant de peut-être retourner vers le travail. Une grande partie de ces femmes ne se sentent pas capables ou n'ont pas confiance en elles pour travailler, d'une part du fait des violences qu'elles ont vécu, d'autre part du fait de leur faible niveau de qualification et/ou de leur manque d'expériences professionnelles. **Afin de favoriser leur accès au travail, il est alors nécessaire de prendre le temps.**

Il est nécessaire de faire une focale sur l'envie et l'investissement des femmes dans la sphère professionnelle, souvent pour sortir d'une situation précaire. **Pour ces femmes, travailler implique une organisation, une gestion collective des gardes avec des proches ou les institutions. En découle une forte charge mentale supplémentaire au quotidien. Leurs propos nous montrent, contrairement aux clichés, qu'elles ne souhaitent pas se contenter des aides sociales mais qu'elles souhaitent être au travail et s'y épanouir.**

Cette dernière notion “d'épanouissement” a son importance. A l'égal de chacun.e, ces femmes ne se démènent pas pour répondre à l'injonction au travail qui leur est faite, elles défendent un droit au travail, en tant que choix. **Elles cherchent à prendre place dans la société - également parfois au travers d'actions bénévoles, comme nous l'aborderons plus loin.**

Florence qui est probablement celle qui connaît aujourd'hui la stabilité professionnelle la plus grande parmi les personnes interrogées (temps plein, CDI) ponctue cet investissement professionnel : *“J'aimerais dire ceci : je pense qu'on devrait tous travailler moins, ou pouvoir le faire si on le veut, et que le travail certes épanouissant mais à 35h ou plus, empêche beaucoup de choses pour une vie harmonieuse, comme éduquer pleinement ses enfants, avoir des comportements plus écologiques etc... Et que cette problématique est multipliée par 5 quand on est maman solo. Du coup ce que je veux voir changer, c'est une société où on peut bosser moins sans tomber dans la précarité”.*

LA QUESTION DU LOGEMENT - UN ENJEU D'AFFIRMATION ET DE RECONNAISSANCE DE LEUR SITUATION

L'accès à un nouveau logement et l'emménagement représentent une étape de la nouvelle vie des femmes décisive. Malheureusement, elle prend souvent la forme de parcours du combattant.

« J'étais encore mariée, je n'avais pas de salaire pour pouvoir bénéficier d'un logement correct. Pour mon premier logement on m'a envoyée dans une cité pas très ... J'avais peur seule avec les enfants, je voulais un logement pas trop loin du collège, j'ai eu beaucoup de difficultés, j'en ai même pleuré ... Mais j'ai tout fait pour l'avoir et j'ai réussi. (...) Quand je suis arrivée ici l'appartement était vide, j'ai dû tout acheter pour les enfants et c'est difficile aussi ça pour déménager. Seule, c'est pas évident. » (Sarah)

« Financièrement, trouver un logement, femme célibataire, même si j'avais un salaire bah avec 4 enfants ça a été vraiment compliqué ! (...) Par exemple à un moment je me suis retrouvée dans une maison complètement délabrée, le propriétaire voulait rien faire, ça coûtait super cher en énergie et là bah il fallait que je me batte et je n'avais plus que ça en tête. Ce sont des soucis comme ça de la vie qui ont fait que j'ai laissé tombé des choses à cause de la physique mentale, physique, il y a des périodes où si je n'avais rien à faire bah je m'allongeais, je dormais. Parce que j'étais épuisée, vraiment. » (Audrey)

Certaines femmes ne parviennent tout simplement pas à accéder à un nouveau logement, ce qui s'avère particulièrement cruel quand, comme dans le cas de Julie, changer de lieu de vie est une nécessité : *« Je devais avoir une maison mais ils l'ont donné à quelqu'un d'autre donc là j'attends. Ici c'est un logement social, j'ai fait une demande, je devais être mutée mais voilà ... Ils l'ont donnée à quelqu'un d'autre. On était à 2 dessus et j'ai pas gagné. J'avais tout mis en cartons et non ... En fait mon ex habitait pas loin avant, son pote aussi et je me sentais épiée. (...) J'ai expliqué. J'ai même été expliquer à la mairie dans le bureau, c'est écrit dans le dossier de toute façon. J'ai tout écrit. Je me sens pas bien dans cette maison, j'ai des souvenirs et tout, je ne veux plus vivre dans les souvenirs, je veux passer à autre chose, avoir une nouvelle vie avec mes enfants. Et eux pareil, ils ne se sentent pas bien ici, on veut partir. »*

Mélanie, elle, témoigne de difficultés de premier abord étonnantes, du fait de son emploi stable : « *Oui je voudrais changer. Depuis que je suis en CDI c'est la merde. Personne qui veut te laisser une maison. Parce que je suis seule avec mes enfants, y'a personne qui me fait confiance* »

Estelle est dans une situation similaire : « Je souhaiterai trouver une maison, avec un jardin. Mais impossible de trouver dans le privé (je n'ai pas de « dossier ») et dans le social , l'attente est trop longue. »

Pour Laetitia, le déménagement est compliqué : « Ca va forcément demander de l'aide des copains, ... ça a été compliqué à chaque fois de trouver autre chose. Là c'est un logement social, je n'ai pas encore adressé de demande. Je ne pense pas redemander dans le cadre des bailleurs sociaux. A chaque fois j'ai été déçue.

Cette maison-là on nous l'a livrée dans un état complètement pourri, les murs étaient tous défoncés, on voyait les briques, ...(...) Comme quoi, les bailleurs sociaux sont pas très regardants sur la qualité des choses qu'il veulent fournir. »

En somme, les logements ne sont pas toujours assez grand, mais les femmes s'arrangent, quitte à reléguer au second plan leur intimité - comme nous avons pu le voir précédemment. Au delà du lieu et de la salubrité, les logements ne sont parfois pas adapté pour accueillir ces femmes et leurs enfants.

Il est important de pouvoir embrasser dans une seule vue d'ensemble les différents paramètres que nous avons isolés dans ce chapitre. Aussi, nous vous donnons à lire ensemble des éléments du parcours de Stéphanie qui peuvent permettre d'illustrer les étapes, difficultés et ressources des femmes évoquées dans ces chapitres.

« Les préjugés... Ca m'énerve »

1. Moi j'ai commencé à travailler dans une ferme, ça me plaisait. C'était mon bonheur.

J'avais pas peur de me lever à 5h du matin, on faisait les marchés, on vendait des fraises, je faisais de la production, ... J'aimais bien. Mon fils ne marchait pas encore.

J'ai ensuite travaillé pour des personnes âgées pendant 2 ans.

On m'a tellement dit que j'ai jamais rien fait de ma vie mais si, hey ! Même travailler au black je l'ai fait, faut pas croire. J'ai tout fait moi ! Aide aux personnes âgées, ferme, ... J'ai pas fait beaucoup de choses mais je les ai faites, mon CV est

2. Pour J. je faisais parfois les Restos du Coeur. Ensuite mes 2 enfants, là non, j'ai jamais profité de quoi que ce soit. J'ai toujours galéré hein, les fins de mois je les connais hein faut pas croire ! Mais je me suis toujours débrouillée.

3. Moi, j'ai des sous de côté. Moi si il arrive quelque chose à mes enfants j'ai les sous. J'ai fait une assurance vie. Parfois je dois aller sur un autre compte, j'aime pas mais parfois il faut mais après je remet. Les enfants ont chacun un compte. J'ai vu avec ma banque et on s'arrange. Quand moi je peux, quand j'ai les bourses du petit, je touche pas. Ou alors quand c'est vraiment urgent je prends, mais je suis jamais dans le rouge. Je fais bien attention.

4. Là j'ai un pré-CAF. C'est pour les mamans, couples, qui ont pas beaucoup de sous. Tu vas à la CAF, tu fais un dossier, ils demandent toutes tes ressources et ils estiment à combien t'as droit. Moi avec ce que j'avais le droit, j'ai pris ma cuisinière, la machine à laver et un fauteuil qui est dans la chambre des enfants. Je rembourse 30 euros par mois. Il y a 1700 à rembourser. C'est un prêt à 0%. Je l'ai su du foyer tout ça, je savais pas avant ! Moi quand je suis arrivée ici, j'étais malade, mes enfants étaient dans une famille d'accueil séparés, mon fils était chez son père. Quand j'ai commencé à aller bien j'ai eu mon logement. Il est pas en état mais ils ont tout ce qu'il leur faut, on est bien ici. Je veux prouver que j'y arrive et j'y arrive. Moi je suis arrivée ici, je campais. J'avais rien, seulement les photos etc. Après j'ai réussi à avoir des trucs. C'est pas tout neuf mais on a ce qu'il faut. C'est des trucs que j'ai récupéré. Tu trouves des trucs sur CDiscount, tu te fais livrer et c'est bien. Je me suis débrouillée puis je suis bricoleuse.

5. A un moment la pension alimentaire était de 60 euros. Au début il la payait puis il a plus eu de boulot, il a arrêté de bosser. Là il paye que 20 euros, là si il paye pas je comprends pas ! Avant il me payait 15, puis il a augmenté que de 5 ! Le père de mes deux derniers refuse parfois de les prendre pour m'embêter. Au cas où j'aurais une vie à côté.

6. Pour moi j'ai failli perdre mes enfants et eux leur maman, c'est encore pire [suite à une tentative de suicide et des complications liées à un problème d'alcool]. Et là j'y tiens, ça fait 9 mois [nrl : qu'elle est sobre] et la formation est bien tombée ! C'est fini tout ça. Je touche du bois, faut que ça dure. Moi je veux avancer.

On est une super équipe [dans sa formation]. Ils me le disent, que heureusement que je suis là. Même le psy dit que j'étais un masque, que je souris alors que c'est moi qui ai le plus besoin de l'aide. Je donne des conseils aux autres que j'arrive pas à suivre. Mais je veux hein ! Je suis pressée maintenant d'aller en formation hein ! La vie est trop courte !

7. Pour le travail ma conseillère en insertion m'a dit que j'étais pas prête. Mais elle a pas tort... peut-être !

8. On est toujours critiqués, même par le RSA ... Il y a beaucoup de gens qui critiquent, ils font que ça. Surtout au moment de Noël. Ils nous traitent d'alcooliques. Je suis au RSA mais j'ai un écran plat ... Bah ouais, j'ai travaillé pour l'avoir en fait.

Le parcours de Stéphanie met bien en avant les difficultés des femmes à travailler : peu diplômée, elle a un accident de travail qui la traumatise et la fait arrêter (elle a été poignardée par une des personnes âgée qu'elle accompagnait), elle se reconstruit aujourd'hui dans un parcours de formation où elle est accompagnée, on respecte son rythme et son histoire. Cette formation lui permet de se socialiser et de rencontrer des personnes qui la valorisent.

Ces nouvelles rencontres lui donnent également l'occasion de recevoir des personnes chez elle (comme elle nous l'a raconté à la suite de l'entretien) ce qui lui permet de supporter un peu mieux sa solitude qui lui fait parfois "péter des câbles". Elle parvient à obtenir un logement, et à sortir de l'alcoolisme grâce à l'accompagnement et l'aide qu'elle sollicite d'une assistante sociale. Elle se fait suivre par cette assistante sociale pour ne pas faire comme sa mère maltraitante. Ce rapport à l'institution lui permet de connaître ses droits d'avoir parfois accès à des bons alimentaires ou des prêts à 0%, qui lui permettent de se meubler, ce qu'elle fait seule quitte à se rompre le dos. Elle s'y retrouve aussi valorisée car elle montre ce qu'elle a bricolé chez elle. Mais ces changements positifs et la valorisation qu'elle retrouve dans son quotidien sont mis en péril par son ex-conjoint qui face à trop de dettes, vient vivre chez elle et lui prend son espace ou qui lui fait des remarques sur ses fréquentations considérant qu'elle est "sa chose".

Dans ce parcours, on voit que le fait de sortir, d'aller vers l'institution, vers des parcours de formation, à la rencontre des personnes permet de trouver des solutions aux défis titanesques auxquels ces femmes sont confrontées. Pour cela, Stéphanie cultive un esprit de résistance face aux "qu'en dira-t-on" et aux clichés.

SORORITÉ

Les potentiels nouveaux conjoints des femmes que nous avons rencontrées s'inscrivent davantage comme « compagnons de routes », présences aidantes et choisies, que comme « conjoints » au sens officiel ou conventionnel du terme. Ce sont les rares hommes perçus comme aidants dans les témoignages des femmes, à l'instar de la figure du beau-frère de Marie - personne qui l'a beaucoup soutenu au moment de sa séparation et qu'elle a fait parrain de son fils.

Hors ces situations, toutes les femmes témoignent avoir trouvé de l'aide essentiellement auprès d'autres femmes (familles, amies, travailleuses sociales). De plus, elles-mêmes apportent principalement de l'aide à d'autres femmes autour d'elles. Une véritable sororité ressort des témoignages recueillis. Ces aides sont d'ordre multiples : garde des enfants, aide financière, besoin d'écoute, de sortir de chez soi, d'échapper à la solitude... Cette sororité met en avant des besoins qui, de premier abord ne semblent pas vitaux, mais qui le sont pour ces femmes gagnées parfois par l'épuisement. Parler, pouvoir sortir de son rôle de mère - ces besoins essentiels pour elles sont rarement visibilisés.

« J'ai des amies femmes qui sont dans la même situation que moi donc on a un lien d'entraide entre nous. Je les aide dans leur vie de tous les jours et inversement. (...) Quand il y a un souci, que je peux pas emmener mes enfants à l'école, elles vont les chercher ou si j'ai un rendez-vous. (...) On se donne des coups de pouce du genre moral, pas financiers parce que je peux pas. Et en général elles ont le même budget. J'aide pour les papiers ou juste de discuter un petit peu ça fait du bien au moral ! » (Sarah)

« Je peux juste compter sur ma copine A. C'est ma meilleure amie. On se connaissait déjà avant, elle a toujours été là pour moi et m'a toujours soutenue. (...) Hier elle est venue manger ici, des fois je vais dormir chez elle avec les enfants, ça arrive. Sinon quand je les ai pas le week-end, elle me prend chez elle, elle veut pas me laisser toute seule. C'est une grande amie ! » (Julie)

« Mes sœurs on est super proches, elles sont toutes derrière moi ! (...) Avec la monoparentalité, j'ai vu que j'avais des vraies copines et qu'elles pourraient faire n'importe quoi pour moi. » (Mélanie)

« Je connais une personne dans la même situation. Quand on se parle on ne parle que de notre situation et de nos raz le bol. ; coup de pouce type , « nom d'un bon avocat », etc... » (Estelle)

« Financiers, moral aussi, puis heu ... Pour garder ses enfants si elle doit aller quelque part ou quoi. » (Valérie)

« J'ai eu des voisines super à une époque, mamans, avec qui on s'est souvent arrangé pour la garde des enfants » (Florence)

« Ici, autour de moi, c'est organisée une solidarité féminine on va dire ! J'ai une dame à côté qui subit des violences de son mari, bon malgré tout c'est vrai que je lui ai déjà proposé d'intervenir si cela se passait mal voir même de l'héberger en cas de problème avec la dame qui habite ici juste à côté, avec les femmes autour en fait ! Avec la dame en face on s'est déjà proposé de s'aider en cas de pressions fortes mises de la part des jeunes du quartier qui nous embêtent ... Car oui, il y a ça aussi ! Il y a plein de choses : le harcèlement des jeunes entre 11 et 15 ans ou d'autres plus âgés, on s'est déjà proposé de s'entraider aussi face à cela s'il se passait quelque chose. Une autre dame en face aussi est déjà venue m'aider dans des travaux qui demandaient plus de forces que je n'en ai comme débrancher la gazinière par exemple ! Après j'ai eu une dame un peu plus méchante qui m'a déjà envoyé péter ne serait-ce que pour récupérer un ballon mais ça c'est autre chose. » (Laetitia)

« J'ai deux amies femmes, deux piliers sur lesquelles je pouvais et peux encore compter, les gamins aussi, enfin c'est vraiment une vraie relation qui s'est liée. Une des deux était aussi en situation monoparentale. (...) C'est devenu une relation familiale. Noël, les anniversaires, elles sont là. Je vais pas dire « les repas de famille le dimanche » parce qu'on ne fait pas ça mais ... Mais parfois si on a rien à faire on va chez l'une et chez l'autre et on fait une fiesta avec les gamins, ça compense les repas du dimanche ! (...) On se rencontre comme on était avant, quand les enfants étaient à l'école et qu'on prenait un café, on peut parler entre femmes, entre filles, faire les folles aussi. Je sais pas genre heu... Nos vies sexuelles, nos désirs de « Viens on s'casse un week-end parce qu'on en a marre de leurs têtes »... Voilà, quand on est ensemble on peut dire n'importe quoi, même si c'est juste pour relâcher la pression et qu'on a pas forcément envie de faire ce qu'on est en train de dire, juste pour se lâcher ... On sait qu'on peut, toutes les deux. » (Audrey)

« Leurs phrases je les entends, elles résonnent et je me dis que bah non, je suis pas une merde. Je suis là. Je suis quelqu'un de bien qui mérite de vivre. » (Stéphanie)

« J'ai L., ma meilleure amie depuis 6 ans. On se voit 2 jours par semaine, on se fait souvent des restaurants. On met les enfants à la cantine. On est toutes les deux dans le même secteur d'emploi donc on essaie un peu toutes les deux de rechercher, de se filer des bons plans, on participe ensemble, on s'aide, on s'accompagne car elle prépare son futur mariage. On est soudées, elle m'écoute, elle est là. Et puis j'ai S., qui est beaucoup plus jeune mais que je connais depuis 6 ans. Elle est célibataire et sans enfants, c'est notre boule de bonne humeur, de punch et de vie. On est souvent à 3, elles sont mon noyau. » (Amandine)

Comme dans le cadre de la problématique de l'éducation des enfants, les ressources peuvent venir également des personnes travaillant dans les services publics – ce qui met en exergue l'importance et la place des êtres humains dans un système où inversement les services sont de plus en plus robotisés et mis à distance par internet. Plusieurs femmes mettent en avant qu'être accompagnée par une personne des services sociaux qu'elles connaissent et qui connaissent leur parcours permet une meilleure compréhension et une meilleure orientation.

« On s'arme, on s'informe, on se dit de pas se laisser faire, on s'aide ouais ! Bah oui on se donne des infos parce que c'est pas simple. »
(Hélène)

C'est ce dont témoigne Julie qui a trouvé une écoute auprès d'une dame du CCAS : *« Quand j'ai un problème je vais la voir. Elle connaît ma situation, elle sait tout. Je l'appelle, elle m'aide dans mes papiers, elle m'aide dans tout quoi ... Elle s'occupe de plein de choses, c'est ma référente à la CAF. C'est quelqu'un qui me dit ce qu'il faut faire, elle me guide sans jugement. Elle m'écoute, je lui raconte ma vie, elle connaît ma situation, j'ai déjà pleuré dans son bureau. Elle m'épaule beaucoup. C'est la seule sur qui je peux compter dans la ville à ce niveau-là. »*

AGIR AUTOUR DE SOI, AVEC LES AUTRES

Nombre des femmes interrogées sont investies dans le champ associatif, donnent des coups de mains dans leurs villes, travaillent ou aspirent à travailler dans le secteur social et de l'accompagnement.

Certaines vont revendiquer un militantisme, mais pour beaucoup cet investissement découle de leur appartenance à leur territoire et se vit avec beaucoup de modestie (comme si cela n'avait rien d'exceptionnel).

De fait, l'environnement social est, dans leurs propos, un facteur de déterminismes.

Laetitia, comme d'autres femmes qui nous ont dit ne pas se sentir en sécurité dans leur logement et quartier, vit une situation de voisinage difficile qu'elle subit matériellement et psychologiquement, mais qu'elle est aussi capable d'analyser : *« Il y a aura toujours des injustices et de la précarité autour de nous qui feront que la situation sera pas favorable à notre bien-être personnel. On se retrouve que entre personnes de grande précarité, forcément à un moment on est atteint par ça ! Ou en subit les conséquences par dégradation ! Ces vols de garages, de voitures, c'est ça. Tous les 2 ans il y a eu de ça : on m'a fait effractions sur effractions ... J'en suis à ma 5ème voiture depuis 2011 ! (...) Je n'ai pas envie que mes enfants voient sans cesse leur mère se faire insulter dans le coin. On a aussi subi du harcèlement le long du chemin qui mène à l'école ou même juste devant chez moi, c'est bien qu'ils savent que je suis seule. De moi ne ressort pas une forme d'agressivité donc du coup, ils s'en sont pris à moi pendant quelques mois. Je n'ai pas envie que mes enfants voient leur mère subir tous ces méfaits depuis tout ce temps. Quand on apprend à nos enfants à être bienveillants, dans la solidarité, dans des valeurs comme ça, on aurait peur aussi que ça finisse pas se dégrader dans leur tête, toutes ces graines que l'on plante. »*

Il ne s'agit pas que d'un contexte, il s'agit véritablement de vécu. Ces femmes sont sur le terrain, elles voient leur précarité mais aussi celles des personnes qui les entourent. Elles essayent de changer les choses.

Hélène fait simplement fonctionner l'échange de bons procédés entre voisins : « *Il y a une super solidarité avec les voisins ici ! Tout le monde est dans la merde et voilà ! (...) Quand je suis arrivée ici toute seule, j'avais pas de sous et j'avais des choses à installer, je bricole mais ça je savais pas faire physiquement ou techniquement, et du coup je m'arrangeais. Je gardais les enfants de certains parents et ils me payaient en échange de service. Et c'était super, tout le monde était content ! Franchement c'est top et ça fait des bons souvenirs !* »

Marie, tout en nous disant dans un premier temps ne pas faire de bénévolat associatif, explique modestement : « *Si ! A part si ils ont besoin de moi, j'y vais, je vais donner des coups de main. Aux Restos du Cœur, pour les colis du jeudi. Quand il y a des fêtes... Pour préparer des choses et distribuer.* »

Sarah s'investit dans une association récente de sa ville : « *Il y a des activités dédiées à des personnes à la retraite et à des mamans qui sont dans ma situation.* ». Cet investissement passe avant son temps libre : « *J'ai PAS de temps libre du tout. C'est 2 jours/semaines pour l'asso et souvent quand j'ai des rendez-vous scolaires, médicaux ou pour ma mère j'ai pas assez de temps.* »

Roselyne donne des coups de main au Centre Social à côté de chez elle depuis 3 ans. Elle raconte : « *Ben c'est parce qu'ils avaient besoin de bénévoles...Ils ont demandé... J'avais une copine qui allait régulièrement là-bas. Elle fait "Ca vous intéressez pas de faire un peu de bénévolat ici ?" Comme je travaille pas, j'ai dit oui, et puis ça me passe mon temps ! Ca permet d'être utile. Et puis, maintenant, ben comme ici, le 4 décembre, je m'en vais travailler là bas à 6h au matin, pour le petit déjeuner de Noël.* »

Sans qu'elle l'ait conscientisé au départ, cet investissement contribue, de fait, pleinement, à sa reconstruction personnelle : « *Ce que ça m'apporte ? De la confiance en moi, déjà. Etre moins réservée...A pouvoir parler avec tout le monde. Parce qu'avec mon ex-conjoint, le père de mes garçons, c'est pareil, j'avais le droit de parler à personne. C'était : tu restes chez toi, t'as juste le droit de sortir faire les courses et puis c'est tout. J'avais le droit de parler à personne. Du coup, après je me suis renfermée sur moi-même. J'osais plus parler à personne, plus rien. Et là, c'est vrai que ça me repermet de reparler aux gens, déjà.* »

Laetitia a mis en place un Système d'échange local : « *j'ai mis en place un système d'échange de services qui permettait de sortir de l'exclusion, déjà pour moi-même mais aussi pour les autres, essentiellement des femmes, à l'époque. En 2010 c'était le but principal, de travailler ensemble, de créer une solidarité pour faire beaucoup de choses ensemble en tout cas. Principalement participer à des chantiers, des ateliers ensemble ou des sorties.* » Elle a connu la rue et aide de plus démunis qu'elle : « *Si non il y a beaucoup de gens qui savent que j'ai aidé pas mal de gens en grande précarité donc les gens m'apportent des choses à leur remettre aussi !* »

Audrey n'a pas hésité à prendre des risques pour lutter contre la précarité des femmes : « Quand j'étais seule, j'avais formé un collectif contre la précarité des femmes, avec beaucoup de femmes à l'énergie coupée, ... j'ai été condamnée d'ailleurs pour ça à du sursis et à 1500 euros d'amende pour avoir sauté un compteur électrique et aidé une femme à retrouver le courant. »

Plus largement, elle témoigne de l'importance de l'attention portée aux autres au quotidien : « Dans la rue, à l'école. Tu vois les femmes en souffrance, je discute avec elles et forcément j'ai appris leur situation au fil des discussions. Elles étaient dans une situation bien pire. Elles étaient parfois en couple, avec des maris violents, avec des hommes alcooliques, ... C'était pire. L'injustice je sais ce que c'est. J'aime pas voir les gens en souffrance et donc si je peux faire quelque chose ... Aussi minime soit-il. Ça peut être un repas, une discussion, ... On laisse pas tomber les gens. Tout le monde est humain. »

Amandine a choisi de s'investir dans un magasin gratuit et a envie de réaliser un calendrier de l'avant inversé : « Tous les jours à partir du 1er décembre, on met quelque chose dans un panier, et le 24 décembre, on s'arrange pour l'offrir à quelqu'un qui en a besoin. Ça me fait plaisir de faire des choses et de rencontrer des gens. J'aime faire tout ça. »

Claire fait du bénévolat à l'association F. depuis plusieurs années : « Là c'est l'hiver, je vais un peu moins y aller. En plus là forcément c'est l'hiver donc avec le froid, la petite, ... Je vais aux douches d'habitude car il y a une petite pièce avec un radiateur, en général je la mets là au chaud avec les autres. » Elle est aussi bénévole au centre social de sa ville : « Bah je travaille pas donc j'ai beaucoup de temps ! Puis je suis pas du genre à rester posée devant la télé. J'ai envie de donner du temps aux assos, d'aller mettre les pieds aux jardins solidaires, ... J'ai très rapidement intégré aussi l'atelier D., je suis dans le groupe, je vais au Centre social, j'y allais tous les jours pendant un moment. »

Enfin, si pour Estelle cela n'est pas encore une réalité, l'investissement dans sa commune est à égalité avec ses autres aspirations : « Cela viendra. J'aurais une maison, un jardin, je participerai à la vie associative du village et je serai comblée avec mon boulot ! »

Ces portraits nous montre que **ces femmes sont des relais autour d'elles, elles sont actives et aidantes mêmes si parfois elles ne le conscientisent pas**. Pour une partie d'entre elles, il est nécessaire qu'une personne leur propose de faire quelque chose (c'est le cas de Roselyne). D'autres montent leur propre réseau d'aide. Le plus souvent, les actions d'aide au quotidien qu'elles mettent en place sont un moyen d'éviter à d'autres les difficultés qu'elles ont pu rencontrer. **Ces activités sont un levier pour se valoriser et aussi se détacher un peu de situations d'extrême précarité et d'isolement vécus par le passé.**

Bien sûr, certaines d'entre elles ne mènent pas ce type d'activités, souvent par manque de confiance en elles mais aussi parce qu'elles sont dans un isolement beaucoup plus profond. Cependant, dans leur discours la volonté d'aider les autres plutôt que de les juger reste très présent.

LEVIERS VERS L'ÉMANCIPATION

Ces différentes rencontres nous ont montré que, non seulement ces femmes étaient très souvent actives de différentes façons dans la vie citoyenne mais qu'elles étaient également forces de propositions.

En effet, leurs implications pour des causes variées, mais aussi et surtout leur propre vécu les amènent aujourd'hui à envisager des systèmes qui palieraient les différents manques que chacune a pu identifier dans sa propre situation, et seraient de véritables vecteurs d'émancipations.

Empathie, analyse politique et créativité sont donc mobilisés lorsqu'elles nous parlent de ce qu'elles aimeraient voir naître, ou ce qu'elles sont prêtes à construire, pour améliorer leurs conditions de vie et/ou celle des autres femmes en situation monoparentale.

Ainsi nous concluons ce diagnostic à partir des retours des premières concernées et en proposant nos propres pistes d'actions d'éducation populaire. Ces pistes de d'actions font peut-être écho à des choses existantes mais n'étant peut-être pas assez valorisées ou ne touchant pas spécifiquement ces femmes isolées.

ACCROÎTRE LA CONNAISSANCE DE LEURS DROITS

Face au manque de temps pour soi, élément essentiel pour conserver l'énergie nécessaire à l'éducation de leurs enfants, à l'organisation générale du foyer dont elles ont la responsabilité, et à un meilleur équilibre personnel, **beaucoup de femmes signalent qu'une meilleure connaissance de leurs droits serait la bienvenue.** Qu'il s'agisse de modes de garde, de lieux ressources, de questions de violences qu'elles ont pu subir ou encore d'aides financière ou administratives, une grande partie de ces femmes rencontrées ont le sentiment de ne pas avoir connaissance de toutes les ressources existantes qui pourraient répondre à leurs difficultés. On voit effectivement que pour celles qui les connaissent, ces aides, notamment financières leur permettent de sortir de situation difficiles. L'information est à chercher auprès de différentes sources, pour cela il faut souvent beaucoup de temps, ce dont ces femmes en situation monoparentale ne disposent pas forcément. C'est alors un cercle vicieux qui s'installe et laisse peu de marge de progression à ces femmes.

Lorsque nous les avons interrogées sur leur connaissance des droits dans leur situation, beaucoup d'entre elles une fois confrontées aux difficultés, ne savaient pas vers qui se tourner, comme Hélène concernant la question de l'aide alimentaire :

« Planning Familial : ce sont des droits que vous connaissiez ?

Hélène : Non, pas du tout ! Et quand je me suis retrouvée bien dans la merde avec mon arrêt maladie, j'ai eu rendez-vous au CCAS, j'avais expliqué la situation et on m'a dit que je devais pas hésiter à avoir leurs services et ça a été un sacré coup de mains ! Parce que les chèques alimentaires tu peux répartir ! »

Ou encore Nadège concernant le logement :
« Ne voulant plus de cette maison, parce qu'elle était insalubre, je suis partie. Ne connaissant rien à la loi non plus, parce que j'ai 20 ans à l'époque. J'ai du me débrouiller vraiment toute seule. »

APL, RSA, prime d'activités, allocation de soutien familial, bon alimentaire, aide à la garde des enfants, CMU, prêt CAF à 0%, bourse du collège, bourse communale, bourse au mérite pour les études, etc... **nous constatons que l'absence de maîtrise de leurs droits ajoute à la difficulté des femmes. A l'inverse, l'étendue de leurs connaissances favorise leur émancipation.**

En parallèle, les femmes mettent l'accent sur le rôle des services sociaux et publics.

Julie, tout en témoignant d'une personne ressource au sein du CCAS de sa commune (personne à qui elle peut parler), rencontre des difficultés dans ses rapports aux services sociaux et nomme très bien les enjeux sous-jacents à ces relations : « *Je ne me sens pas comprise. Je suis pas à l'aise quand je vais les voir. Ils demandent des tas de papiers, des tas de trucs et en fin de compte on a le droit à rien, ça sert à rien.* »

La qualité de l'accueil, la clarté des informations données et la disponibilité des personnes travaillant dans ces services impactent le ressenti des femmes, en terme de reconnaissance, de légitimité et de dignité, y compris quand elles n'ont pour autant pas accès à un droit.

Les propos recueillis renforcent notre conviction que des lieux d'accueil inconditionnel, gratuit, anonyme et sans jugement tels que ceux portés par le Planning Familial sont essentiels, au sein du tissu associatif et social.

Ils mettent également l'accent sur la nécessité des mises en réseaux des associations et services sociaux et d'une bonne connaissance mutuelle des différents acteurs à l'échelon local.

Proposition du Planning Familial 62 :

faire éditer une brochure qui rappelle leurs droits aux femmes en situation de monoparentalité, qui recense les contacts des services sociaux et personnes ressources en lien avec ces droits, et qui donne à comprendre l'Histoire, où, quand, comment ses droits sont nés.

Connaître ses droits, véritablement, implique d'être au fait des luttes qui les ont précédé. Cela sous-entend une citoyenneté active – l'enjeu est aussi de donner les moyens de penser, d'inventer et de se battre pour de nouveaux droits.

DÉVELOPPER DES LIEUX RESSOURCES

La question des **différents modes de garde adaptés** aux situations variées, revient aussi régulièrement dans les propos et dans les idées citées. Elle est présentée comme une façon de contribuer à la liberté d'aménager le temps de façon plus souple, l'autonomie, et le bien-être pour ces femmes.

Ainsi, c'est Florence qui indique qu'un mode de garde le soir organisé entre parents, pourrait représenter pour elle une occasion de « souffler », d'avoir du temps seule dont elle ne dispose pas. Elle est également à la recherche de lieux proposant des activités pour les jeunes enfants, lui permettant ainsi de s'octroyer du temps et de permettre à sa fille de s'épanouir à travers une occupation. D'autres parlent aussi de leur besoin de mode de garde acceptant les enfants plus grands - ce qui visiblement pose problème régulièrement - ou davantage d'aides financières. Mélanie souhaiterait : *“Avoir plus d'aides pour les enfants de plus de 6 ans. Etre remboursée pour les faire garder.”*

Hélène de son côté, aurait aimé pouvoir trouver un lieu où, dans des situations d'urgence, il aurait été possible de déposer ses enfants. Quand on l'interroge sur ce dont elle a manqué parfois, elle nous dit :

« Il faut un truc : un truc comme j'avais connu à B. et ça m'a sauvé la vie c'est une halte garderie. Où tu peux déposer tes enfants sans avoir réservé parce que ça me paraît essentiel parce que parfois tu pètes un plomb et t'es démunie. Et savoir que tu peux les mettre là pour mieux les reprendre, ça c'est important. Quand t'es toute la journée comme ça, c'est pas cool. Pour personne. [...] tu t'inscris pour l'année et tu déposes tes enfants sans réserver pour quelques heures. Tu payes à la fin du mois et ça ce serait super. »

Proposition du Planning Familial 62 :

- créer et proposer aux femmes un répertoire des moyens de garde existants sur les différentes agglomérations.
- Favoriser les initiatives comme les crèches parentales.
- S'inspirer d'expériences réalisées ailleurs : permettre aux femmes d'avoir accès à ces expériences et les mettre en partage lors de temps de réflexions collectives.
- Faire remonter auprès de la CAF les demandes des femmes issus de ces échanges et entamer une discussion avec les institutions **portée par les femmes** et favorisant leur prise de positions citoyenne.

La présence d'un point informations violences a été également identifiée comme un besoin. En effet, aux vues du vécu d'une grande partie d'entre elles, il est essentiel avant toute chose, de connaître ses droits en la matière et connaître des lieux ressources capables d'orienter, répondre aux questions, proposer des lieux d'hébergement d'urgence, etc. Nombre d'entre ces femmes ont eu de grandes difficultés à se dégager de l'emprise de leur ex-conjoint, et notent pour cette raison la grande nécessité de créer et rendre visible ce type de structures.

Par ailleurs, de par la dépendance économique que certaines ont pu avoir vis-à-vis de leur ex-conjoint, il a été noté une nécessité de **développer des lieux d'accueil** pour ces femmes, lorsque la décision est prise et qu'un nouveau départ leur semble possible. Elles précisent constamment que l'autonomie financière est parfois difficile d'accès, mais qu'elle est essentielle à la vie équilibrée de leur famille, qu'elles font passer avant elles-mêmes la plupart du temps.

« Rassurer plus sur le moyen financier une femme qui n'arrive pas à quitter son conjoint et qui a une dépendance financière. Parce que moi, je pense que si je n'avais pas eu l'argent, ni mes parents, je ne serai peut-être pas partie. Il y aussi des gens qui n'ont pas la force de le faire, et qui ne trouve pas cette force dans leur entourage. »

Et Sarah :

« Ce serait de pouvoir trouver une main tendue, donc que le jour où tu décides enfin de partir, trouver une structure qui accueille et aide les femmes du jour au lendemain sans pouvoir rester malheureuses dans un foyer faute de trouver où aller et personne à qui parler de leur situation. Des gens qui peuvent accueillir sans poser de questions. Je trouve que c'est ça qui manque, qu'on puisse s'occuper de chaque enfant et surtout de la maman qui est la base de tout. Si la maman ne va pas, le reste non plus. »

Cela pose la question de la formation des professionnel.le.s et des orientations offertes aux femmes afin de sortir des violences – orientations qui ne sont pas toujours satisfaisantes.

Cela met également en évidence la question du tabou au sein des services publics et sociaux : pour certaines femmes, ces violences ne sont quasiment jamais évoquées, mais au contraire peuvent se dire quand des personnes prennent le temps de les écouter et de discuter.

D'autres qui, comme nous l'avons vu, souhaitent prendre part pleinement à la vie citoyenne et politique de leur environnement, et aimeraient transmettre cette envie à leurs enfants, souhaiteraient voir se développer **des temps d'activités partagés avec leurs enfants**, pour faire des choses ensemble dans des cadres externes à la famille. Pour Florence, une femme engagée qui aimerait avoir plus de temps pour s'impliquer dans la vie associative, cela semble important par exemple de pouvoir vivre ces temps avec sa fille, pour pouvoir lui transmettre ses convictions.

Quant à Laetitia, elle aspire à vivre dans un environnement plus détendu, où le climat social (notamment dans son quartier) serait plus serein. Elle pointe la nécessité de travailler sur le vivre ensemble, pour se sentir bien dans son lieu de vie. Elle imagine par exemple **un service de quartier** qui aurait un impact sur le sentiment de sécurité, qui fait défaut selon elle. Sans nécessairement travailler sur la répression, elle pense davantage à un système travaillant en profondeur sur la cohésion sociale, tout ceci toujours dans un objectif de bien-être et d'émancipation, individuelle et collective : *“(…) et puis un lieu pour se faire rencontrer les parents pour les aider à mieux se comprendre, mieux se connaître. Et un service de covoiturage ça pourrait être sympa.”*

Enfin, à la croisée de ces diverses structures, les femmes rencontrées ont souvent rappelé leur besoin **d'échanger, de partager les expériences, de se confier, de se comprendre, de se soutenir, entre personnes concernées.**

Estelle évoque : *“Un lieu de rencontre comme les « réunions » de la leche ligue ; On se rencontre 1 fois par mois chez une animatrice avec nos enfants et on parle d'allaitement... ça pourrait être pareil chez les parents solos ou du moins pour les personnes qui élève seule un enfant depuis le début”*

Valérie imagine : *“un centre pour les femmes comme nous qui sont toutes seules, pour qu'on puisse s'entraider en fait ! Entre nous !”*

Audrey, à la question de définir les besoins actuels des femmes en situation monoparentale répond : *“TOUT ! C'est énorme ! ... Il faut les aider, faut les aider à pas être seules pour pouvoir être bien. Il faut des collectifs, tisser des liens, il faut faire les choses ensemble car c'est important de ne pas être seul. Déjà quand on est accompagné c'est compliqué mais alors quand on est seul, ça doit être une horreur. Il faut s'entre-aider ! Il faut rester ensemble ... C'est pas les hommes qui vont nous aider hein !”*

Cette envie de se regrouper entre femmes de famille monoparentales pour parler de vécus semblables serait, de fait, un moyen pour les femmes de se renforcer et mesurer à quel point elles ne sont pas seules dans leurs vécus.

Cela rejoint une des aspirations du Planning Familial qui lutte contre les discriminations (le jugement des personnes regroupées selon des « identités semblables ») et pour/par le moyen de l'émancipation collective (en passant notamment par la mise en partage de « vécus semblables »)

Proposition du Planning Familial 62 :

animer des groupes de parole, créer ainsi des conditions de rencontre et d'échange entre femmes - à égalité, sans supervision, ni cours à la parentalité ! En partant de la problématique de la vie sexuelle et affective, les aider à comprendre les rapports de domination- outil pour que les femmes au contraire de se sentir écrasées, puissent davantage maîtriser leurs vies. Au delà, s'appuyer sur un tel temps d'échange collectif pour pousser encore plus loin l'analyse réalisée grâce aux témoignages récoltés : échanger les connaissances, les astuces ; réfléchir ensemble à la problématique du travail (entre injonction, nécessité et choix, poser les freins et les leviers), imaginer des systèmes d'entraide. Envisager la tenue de ces groupes sur plusieurs années afin de pouvoir proposer aux femmes de les former et les accompagner à devenir des “personnes ressources” de leurs villes et quartiers.

Simultanément (à l'instar de ce diagnostic) la tenue de tels groupes permettrait à notre association de s'enrichir de manière permanente des parcours, analyses et aspirations des femmes, de relayer leur parole auprès des institutions et d'œuvrer ensemble à notre émancipation commune.

ACCROÎTRE LA MOBILITÉ : LES TRANSPORTS, LES LOISIRS ET LA CULTURE

Lors de nos entretiens avec les femmes interrogées, nous avons observé une récurrence particulière. **Beaucoup de ces femmes vivant dans le bassin minier n'ont pas ou peu la possibilité de se déplacer en dehors de leurs agglomérations.** Ce qui produit des situations où des femmes se retrouvent à vivre parfois dans les mêmes quartiers que leurs anciens compagnons, occasionnant gêne, stress, voire complète insécurité selon les cas.

La précarité des habitant.e.s du bassin minier faisant déjà office d'exclusion sociale, les situations financières et personnelles de ces femmes élevant seules leurs enfants entravent d'autant plus leur possibilité de voyages et de mouvements dans le territoire.

L'exclusion sociale et culturelle est une violence de classe et de genre, ne proposant les loisirs ou l'art qu'aux personnes nées dans les « bonnes » villes et excluant les membres les plus précaires de la population.

L'absence de transports en commun abordables/gratuits, des horaires non arrangeants pour les populations visées et l'absence de service dans les zones les plus isolées économiquement précarise et enferme davantage les mères célibataires à qui on ne propose comme alternative que la voiture et la charge financière conséquente qu'elle représente. À une époque où le déplacement n'aura jamais été aussi rapide et nécessaire, ce droit est donc entravé chez une grande partie de la population qui ne trouve plus que la marche comme moyen de déplacement. Sur des grands axes étalés, une femme va donc devoir consacrer plusieurs heures de sa journée à se déplacer sur de longues distances non desservies (du domicile à la crèche, de la crèche au travail, du lieu de formation au domicile, et ainsi de suite...). C'est notamment le cas de Fanny.

Simultanément et paradoxalement, la possession d'une voiture est souvent posée comme pré-requis à l'emploi, quelques soient les autres usages de transports déployés par les femmes. Ainsi de Roselyne qui s'est vu refusée plusieurs boulots, y compris dans sa propre commune, sans discussion possible, et en associant de manière réductrice ses capacités individuelles à sa mobilité.

Le déplacement est politique. Il est une forme d'émancipation pour les individu.e.s, ouvrant la voie aux loisirs, l'art, la vie sociale, au travail et aux premières nécessités. Il est hautement problématique que dans un territoire urbanisé, situé à quelques kilomètres à peine de Lille et entre Paris, Bruxelles et Londres, le libre déplacement soit à ce point une entrave pour les habitant.e.s, particulièrement les mères célibataires.

Sans tomber dans l'injonction à la « modernité », ni manquer de questionner l'organisation du territoire et l'accroissement des distances entre lieux de vie, de travail, de loisirs, de culture, l'on peut soutenir qu'il est important d'« aller voir ailleurs ». De sortir de chez soi. De découvrir les grandes villes.

Parallèlement, la mobilité culturelle a aussi pour enjeu de voyager dans son secteur, son département, sa région, avec autonomie. Connaître ses droits (carte Solidariter, Bus départementaux à 1 €...). Vivre, voire organiser des événements culturels sur son territoire, faire venir l'ailleurs à soi.

En écho à la nécessité de ces échappées, Julie nous a confié ne pas être à l'aise avec les transports en commun et ne jamais se déplacer sans l'aide de sa fille pour se repérer géographiquement. Pour faire contrepoids à cette difficulté, elle témoigne de son ardeur à participer avec ses enfants aux spectacles, films, et autres initiatives qui adviennent dans sa commune : « *Je bouge, quoi. Quand il y a quelque chose, on le fait. On va se promener, etc. Quand il y a une fête dans la ville, j'y vais.* »

Proposition du Planning Familial 62 :

Nous sommes au fait des projets vacances et des voyages organisés pour les jeunes ou les familles, mis en place par certains Centres Sociaux avec l'aide de la CAF. Si nous pensions ce type d'actions envers des femmes en situation monoparentale, cela pourrait donner :

Des excursions d'émancipation : Le bassin minier est positionné dans un endroit facilitant les voyages vers d'autres villes. Lille étant situé à une demi-heure et Paris à une heure et demi (ou Londres ou Bruxelles à deux heures), la possibilité de partir dans une de ces villes pourrait s'organiser à peu de frais avec suffisamment d'organisation. Il serait intéressant de penser à des excursions « d'émancipation » où, suite à une garde des enfants, les mères pourraient partir en groupe dans une de ces villes pour « changer d'air », découvrir des expositions, spectacles, se recentrer sur elles et construire des expériences communes.

Mettre en œuvre des actions culturelles collectives: en aménageant également des temps de garde d'enfants, accompagner des femmes dans l'organisation d'un événement autogéré et pensé par elles-même, sur leur territoire.

Dans une visée d'éducation populaire, ces actions – même modestes - seraient pensées comme : « *des occasions de se politiser, de se choisir librement, par-delà le sentiment d'impuissance et d'absurdité que ne cesse de susciter en lui un système social où les hommes ne sont pratiquement jamais en mesure d'inventer ensemble leur propre humanité.* » pour reprendre à notre compte une des revendications de la Déclaration de Villeurbanne des directeurs des théâtres populaires et des maisons de la culture en mai 1968.

QUESTIONNAIRES - GRILLES D'ENTRETIEN

Ce questionnaire est confidentiel et anonyme. Les éventuelles personnes évoquées seront anonymisées.

Ce questionnaire est réalisé dans le cadre d'une enquête sur les conditions de vie des femmes en situation de monoparentalité, portée par le Planning Familial 62.

Il n'existe pas de bonne ni de mauvaise réponse, vous êtes dans un cadre de confiance et de bienveillance.

Définition de la monoparentalité

- femmes élevant actuellement un ou plusieurs enfants
- vivant sous le même toit que son/ses enfant(s) au moins 50 % du temps
- dont les enfants, biologiques ou non, sont à sa charge, c'est-à-dire de moins de 25 ans et non marié.e.s (définition de l'INSEE)
- femmes n'étant pas en couple marié ni cohabitant mais pouvant vivre avec d'autres types de personnes sous le même toit

QUESTIONNAIRE À DESTINATION DES FEMMES

SITUATION PERSONNELLE

Quel âge avez vous ?

Depuis quand êtes vous en situation de monoparentalité ?

Comment cela est-il arrivé ? (choix, décès, rupture...)

Comment le vivez vous ?

LIENS AVEC LA FAMILLE

Quels liens entretenez vous avec votre famille? (parents, grands parents, cousins, oncles, tantes) : Vous sont-ils proches ? Vous soutiennent-ils ? Au contraire, les relations sont-elles conflictuelles ?

Quels liens entretenez vous avec la famille de la personne avec qui vous avez eu votre ou vos grossesse(s) ?

LIENS AVEC LES AMI.E.S

Quels liens avez vous avec vos ami.e.s ? En avez vous ? A quelle fréquence les voyez vous ?

Avez vous observé des changements depuis que vous êtes en situation de monoparentalité ?
Comment l'expliquez vous ?

Avez-vous des moments pour voir vos ami-e-s seule, sans les enfants ?

LIENS AVEC L'EX CONJOINT, S'IL Y A

Quels sont vos rapports avec lui ?

Comment s'est passé la rupture, y a t-il (eu) des violences et de quel nature (économique, psychologique, physique) ?

Que constatez-vous, que ressentez vous depuis que vous êtes en situation de monoparentalité ? Qu'observez vous ?

VIE SEXUELLE ET AFFECTIVE

Etes vous satisfaite de votre vie affective et sexuelle ? Avez-vous encore une intimité ?

Est ce que vous imaginez vous remettre en couple ? Souhaitez-vous vivre une nouvelle relation ?

Si oui, avez-vous des opportunités de rencontre ?

Qu'est ce qui vous manque le plus du couple ?

Avez vous pu rencontrer d'autres partenaires depuis la monoparentalité ?

Quel commentaire feriez vous sur votre vie sexuelle depuis la monoparentalité ?

Comment conciliez vous garde des enfants et rencontres amoureuses ?

SANTE PHYSIQUE ET MENTALE (fatigue, moral, etc...)

Si vous deviez noter votre santé de 1 à 10 quelle note donneriez-vous ?

Comment vous sentez-vous physiquement ?

Moralement ?

Pourriez-vous vous décrire en 3 mots ?

ENFANTS

Combien d'enfants avez vous dont combien à charge ?

Quel(s) âge(s) ?

Sont-ils scolarisés ? En quelles classes ?

Faites-vous garder vos enfants ?

Quel est votre mode de garde : qui ? coût financier ? différents modes de garde ? Cela vous demande-t-il beaucoup de temps pour l'organiser ?

Quelles relations entretenez vous avec vos enfants : êtes vous proches ? Y-a-t'il des disputes ?

Y a-t-il eu des changements depuis le passage à la monoparentalité ?

La monoparentalité est-elle un souci, selon vous, dans la relation à vos enfants ?

Est-ce que vous avez l'impression que c'est plus difficile d'élever des enfants seule qu'à 2 ? Pourquoi ?

Comment ça se passe pour vos enfants à l'école ?

Avec leurs ami.e.s ?

Dans quel mesure l'autre parent intervient (ou non) dans l'éducation ? : temps passé avec l'enfant / les enfants, pension alimentaire, suivi de la scolarité...

Quelles relations avez-vous avec les enseignants? Les trouvez-vous exigeants? Si oui, à quel point de vue : les horaires, les devoirs à surveiller, le matériel à rapporter, les participations financières à certaines activités, le comportement des enfants ...?

Vos enfants vous posent-ils/elles des questions relatives à la monoparentalité ? Lesquelles?

Les enfants ont-ils des relations avec d'autres adultes en dehors de votre présence ? A quelle fréquence ?

EMPLOI / CHÔMAGE

Avez vous un emploi ? Quel type de contrat ? Temps partiel ou temps complet ?

Depuis combien de temps ? Si vous êtes au chômage, depuis combien de temps ?

Quelle(s) formation(s) avez vous suivie?

Quels stages ?

Quel est le diplôme le plus élevé que vous ayez obtenu ?

Etes vous satisfaite de votre emploi (ou formation, si vous suivez actuellement une formation) ?

Quels sont les horaires, la nature et le salaire de ce travail / formation ?

Quels liens entretenez-vous avec vos collègues ?

Avec votre hiérarchie ?

Comment organisez vous votre budget ?

Jugez vous ce budget suffisant ? Comment faites vous si êtes en difficulté pour boucler une fin de mois ? Pouvez vous compter sur la solidarité de votre famille, de vos ami.e.s ?

Avez vous recours à des aides financières ?

L'ex-conjoint doit-il verser une pension alimentaire ? Si oui le fait-il ?

LOGEMENT

Etes vous propriétaire ou locataire ?

S'agit-il d'un bail social ou privé ?

Avez vous eu des difficultés pour le trouver ?

Combien de pièces et de chambres comprend votre logement ? Est-ce suffisant ?

Jugez- vous votre logement assez grand ?

Voudriez vous changer de logement ? Pour quelles raisons ? Rencontrez-vous des difficultés à déménager ?

LIEN SOCIAL

Quelles sont vos relations avec votre voisinage ?

Avez-vous parfois des réflexions de la part de personnes croisées dans la rue ou ailleurs, que vous n'auriez pas si vous étiez en couple? des injures? du harcèlement? Vous sentez-vous toujours en sécurité?

Quelles sont vos relations avec votre municipalité ?

Quelle connaissance avez-vous des services proposés par votre ville/village ? Lesquels utilisez-vous ?

Avez vous une vie associative ? Sportive ?

Avez vous du temps de « libre » ?

Parvenez-vous à prendre du temps pour des loisirs et sorties ? Seule ou avec les enfants ? Comment faites-vous ?

SERVICES SOCIAUX

Bénéficiez-vous d'aides sociales ? Si oui, lesquelles ?

Connaissez-vous vos droits ?

Quels services sociaux fréquentez-vous ? A quelle fréquence ?

Quels relations entretenez-vous avec les professionnel.le.s de ces services ?

MOBILITE

Vous déplacez vous en dehors de votre ville/village ? A quelle fréquence ? Avec quels moyens de transport ?

Quelle est la plus longue distance que vous pouvez effectuer dans votre quotidien ?

Partez-vous en vacances ?

ENTRAIDE ENTRE FEMMES

Connaissez vous d'autres femmes en situation de monoparentalité ?

Échangez vous sur votre situation ? Vous donnez-vous des coups de pouce ? Lesquels ?

BESOINS ET ASPIRATIONS

Quels sont vos besoins ?

Quelle aide sociale, dispositif, espace public... souhaiteriez vous voir créer ?

Si vous en aviez le pouvoir, qu'est ce que vous aimeriez changer ou mettre en place ? Qu'est ce que vous inventeriez qui pourrait aider les femmes qui vivent la même chose que vous ?

QUESTIONNAIRE À DESTINATION DES PROFESSIONNEL-LE-S

VOTRE MÉTIER - VOTRE STRUCTURE

Pouvez-vous présenter votre structure ? Ses actions ?

Quel est votre rôle en particulier ?

Comment rencontrez-vous les personnes auprès de qui vous intervenez ? Par quel biais ? réorientation ? Ce sont elles qui viennent ? Sous quel motif ?

A quelle fréquence les rencontrez-vous ?

VOTRE EXPÉRIENCE AVEC LES FAMILLES MONOPARENTALES

Quelle proportion de familles monoparentales rencontrez-vous ?

Avez-vous remarqué des spécificités concernant les familles monoparentales comparativement aux couples ? Difficultés particulières ? De quel type ? financières, affectives, en terme de mobilité, santé...

Comment ces femmes vivent-elles la monoparentalité selon vous ? Vous en parlent-elles ? Si oui que vous disent-elles ?

Connaissez-vous des hommes en situation de famille monoparentale ? Si oui quelles éventuelles différences constatez-vous avec les femmes ?

Constatez-vous une évolution de la situation des familles monoparentales ces dernières années ? Pourquoi selon vous ?

QUALITÉ DE VIE, CONFIANCE EN SOI, AUTONOMIE DES FEMMES EN SITUATION DE MONOPARENTALITÉ

AUTONOMIE

Les femmes des familles monoparentales sont-elles autonomes dans leur démarche comparativement aux autres parents ?

Selon vous, la monoparentalité est-elle un frein pour effectuer des démarches / vie professionnelle, santé, etc... En quoi ?

Quel est le niveau de connaissance de leurs droits des femmes en situation de monoparentalité? (aides spécifiques ? Lesquelles ?) Quelles sont les aides qui sont réellement utilisées par les mères, et celles qui leur sont inconnues (ex: aide accès à la culture? mobilité: carte de train etc...)

Si vous rencontrez des femmes en situation de monoparentalité particulièrement isolées, qu'est-ce qui en est la cause ? Rupture familiale, pourquoi ? Migration ? Habitat en milieu rural et absence de transports en commun ?

IMAGE ET EXPRESSION DES BESOINS

Selon vous, est-ce que les femmes des familles monoparentales se sentent légitimes à faire appel à vous ? Plus, moins que les autres, beaucoup plus, beaucoup moins ?

Quelle image ont les familles monoparentales dans l'opinion publique ? Au près des professionnel.le.s de votre réseau? Les femmes ont-elles conscience de cette image?

Quelle vision ces femmes ont-elles de leur famille monoparentale? (est ce quelque chose de honteux?) Se sentent elles bien accueillies? Soutenues (par leur entourage et/ou social) ? qu'expriment elles ?

PARENTALITE

Est-ce que les femmes des familles monoparentales que vous connaissez ont une bonne image d'elles en tant que parent et ont confiance dans l'éducation qu'elles donnent à leur enfant ? Quel regard portent elles sur leur autorité? Quel regard est porté sur leur autorité?

ACCES AUX LOISIRS ET ACTIVITES

Quels sont les loisirs des femmes que vous accompagnez? Que savez vous de leur accès aux loisirs : sport? culture? vie associative?

Dans votre service et dans ce que vous observez du tissu associatif local : quelle est l'adaptation des activités et loisirs aux horaires de disponibilité des femmes/mères? Quand elles ne travaillent pas ? Quand elles travaillent?

Y a t il un mode de garde prévu lors des activités organisées pour votre public?

VIE AFFECTIVE ET SEXUELLE

Est ce un sujet abordé avec votre public? Si oui, comment? Y a t il un espace pour cela et qui l'anime ? Si non, pourquoi?

Quels sont vos constats concernant la vie affective et sexuelle des femmes en situation de monoparentalité : manque affectif? qualité de la vie sexuelle? violences?

Quelle connaissance les femmes ont-elles de leurs droits en matière de sexualité ?

SANTE SEXUELLE

A votre avis les femmes ont elles recours aux soins gynécologiques? Ont elles une bonne connaissance de leur corps? des questions de contraception?

VOUS MÊME

Avez-vous des enfants ? Combien ? Quel âge ont-ils ?

EN CONCLUSION

Une fois de plus, la voix des premières concernées nous éclaire.

Prendre le temps de s'arrêter et de lever la parole de ces quelques femmes surprend les représentations habituelles.

Les 17 femmes qui parlent sont uniques. Peut-être sont elles plus marquées que d'autres, ou plus combattives que certaines. Elles ne nous offrent aucune généralité mais nous invitent à écouter toutes les femmes. A aller voir plus loin que la première image que nous nous faisons de celles que nous désignons comme « publics » ou « bénéficiaires » dans la sphère des institutions sociales et des services publics. A nous considérer toutes et tous et à égalité comme acteurs, actrices.

C'est l'histoire d'un miroir : parler pour se dire, se reconnaître et s'affirmer ; parler pour briser les tabous et tailler des brèches dans un monde prétendument sans alternative.

L'émancipation individuelle est collective.
Parler est le premier acte.